COLLÈGE DE LÉVIS

Compositions Littéraires



IMPRIMERIE LAFLAMME
34, rue Garneau
QUÉBEC

1917

COLLÈGE DE LÉVIS

Compositions Littéraires



IMPRIMERIE LAFLAMME
34, rue Garneau
QUÉBEC

1917

PRÉFACE

AUX ÉLÈVES DU COLLÈGE DE LEVIS

Honneur au mérite!
Exempla trahunt.

Si ces pages tombent par hasard sous les yeux bienveillants d'un ancien élève, elles lui rappelleront le cahier où se transcrivaient les meilleures narrations de son temps.

Combien d'écoliers, animés de l'ardeur qui fait la jeunesse belle, ont donné un soin tout spécial à une composition littéraire, afin de mériter l'honneur d'inscrire leur travail dans le cahier des souvenirs!

Lorsqu'une narration était remise en classe, le professeur, après avoir lu la meilleure copie, ouvrait parfois le «cahier», et donnait lecture du travail d'un ancien. Les élèves s'intéressaient beaucoup à ces lectures, et une légitime ambition germait dans plus d'un cerveau.

L'idée de conserver et de lire les travaux les mieux réussis, était donc une récompense du mérite et un encouragement au travail: à ces titres, elle

méritait d'être conservée, et même de recevoir, de circonstances favorables, une forme plus soignée en même temps que plus efficace.

C'est pourquoi l'imprimerie est venue prendre, parfois avec un avantage spécial, la place du scribe écolier, et mettre à la portée de vous tous, ces pages qui n'ont pas été écrites pour l'impression.

Parmi les travaux qu'elles vous présentent, quelques-uns ont été faits pour une fête de la grande famille collégiale ; un petit nombre ont été écrits pour graver des souvenirs personnels, et peut-être pas destinés au secret inviolable des cartons particuliers ; et les autres, les plus nombreux, sont des travaux de classe.

Quelle que soit la cause qui leur a donné naissance, ces pages représentent une somme de travail qui mérite récompense, et elles ont une valeur qu'il est bon de signaler à des élèves, et de leur proposer pour modèle.

* * *

Comme le cahier des anciens, ce petit livre sera la récompense du travail et le couronnement du succès. Il conservera ces premiers travaux, et leurs auteurs les reliront plus tard avec plaisir en se rappelant les premières impressionsde la publicité.

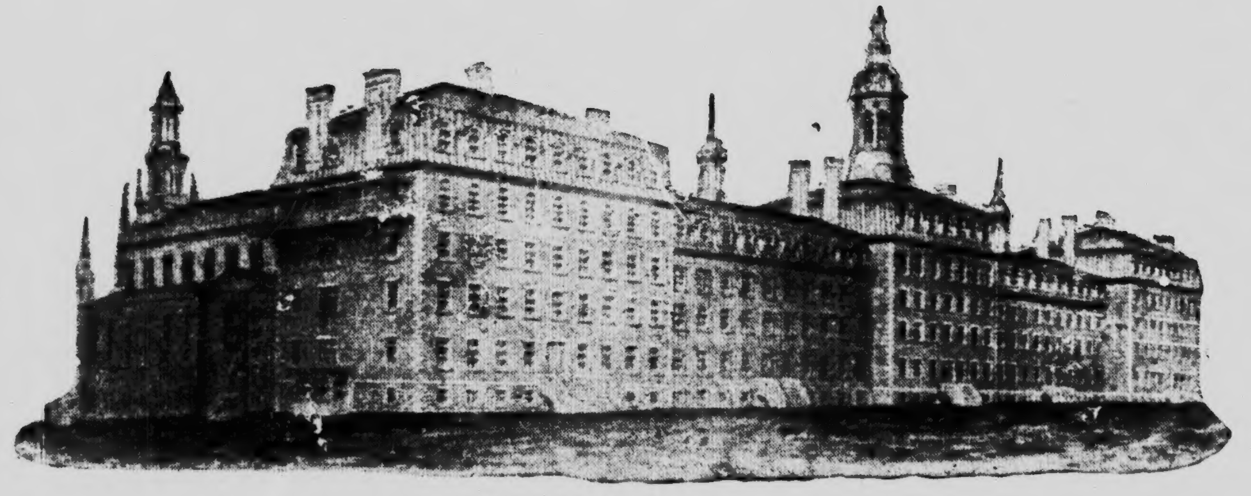
Il mettra ces bonnes pages écolières sous des yeux d'élèves pour les inviter aux mêmes succès.

L'exemple entraîne... Que de beaux résultats il peut produire chez ceux qui savent vouloir

* * *

Que ce petit livre, imprimé à des conditions de faveur par un ancien élève, et décoré des vignettes délicates d'un confrère, soit une récompense et un encouragement pour ses collaborateurs. qu'il soit pour vous tous, chers élèves, le sujet d'une louable émulation, et il aura atteint le but spécial pour lequel il est fait.

———



Nouveau College



COLLEGE DE LEVIS [1]

—

Quand l'homme se fait vieux, il regarde en arrière
La trace qui survit de ses ans disparus;
La prunelle alanguie, aux sentiers parcourus,
Souvent reconnaîtra sa puissante carrière.

C'est pourquoi le vieillard aime, par les beaux soirs,
Ayant autour de lui sa famille assemblée,
A raconter aux siens sa jeunesse envolée,
Et ses luttes d'antan, et ses nombreux espoirs.

Aux récits de l'aïeul les petits-fils frissonnent:
Si belle fut sa vie et son passé si beau!
Les spectres de ces hiers, sortent de leur tombeau,
Apparaissent alors si fameux qu'ils étonnent.

Aimant ces souvenirs, pensive dans la nuit,
La génération des jeunes qui se lève,
Se sent pris d'ardeur et dit: "La vie est brève,
Du grand'père imitons l'exemple qui séduit!"

---

1. Poésie extraite de "Cœurs et Homme de Cœur", par Antonio Pelletier, ancien élève

Ce bon vieillard, c'est toi, cher collège que j'aime.
Au lieu de te briser, les ans t'ont rajeuni!
Et sous ton fier drapeau que le ciel a béni,
Des peuples à genoux, près de ton diadème,

Regardent le passé, le passé magistral,
Celui qui fut le tien, celui de la victoire,
Car, superbe est ta vie et grande ton histoire,
C'est l'histoire du bien qui terrasse le mal!

Aujourd'hui tes enfants ressentent dans leur âme
Une joie indicible en te voyant si fort.
Ils savent quel combat, ils savent quel effort
Il t'a fallu donner: aussi, chacun t'acclame.

Honneur à toi! Salut! Espoir de l'avenir!
Tes demains vont briller, lutteur sans défaillance,
Ainsi que dans l'azur du firmament immense
Brille le soleil d'or que rien ne peut ternir!

Collège de Lévis, douce réminiscence!
Je te vois de ton roc implorer le ciel bleu,
Toi qui mis dans mon âme en des lettres de feu
Le nom de l'Eternel, celui de l'Espérance.

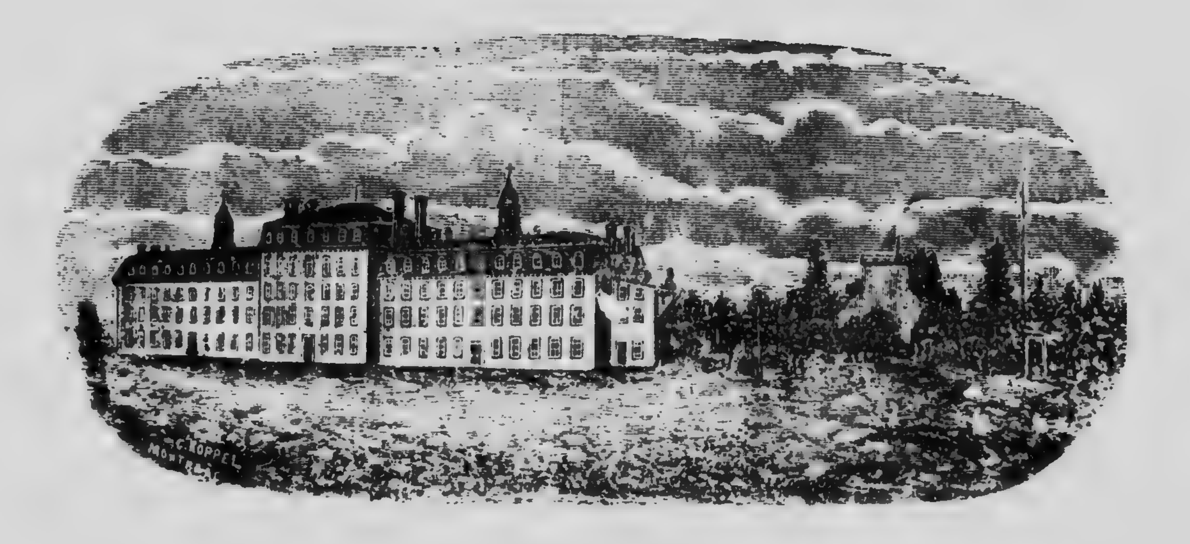
L'aigle dans son envol plane loin de nos pas,
Son regard enflammé veille sur ceux qu'il aime;
Ainsi tu planes, toi, dans l'idéal suprême,
Suivant de l'œil tes fils qui ne t'oublieront pas!

Car l'oubli d'un bienfait dans un cœur est indigne,
Et la reconnaissance a toujours sa valeur;
C'est pourquoi, cher ami, je te laisse la fleur
De mon ressouvenir, doux comme un chant de cygne.

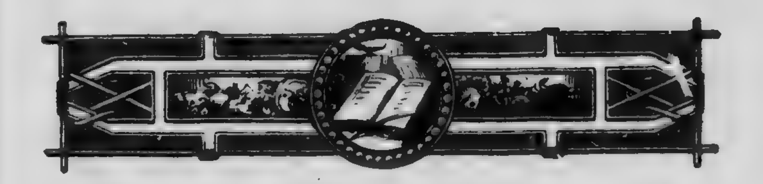
Je ne suis pas de ceux qui crieront dans la nuit:
"Arrière, Prêtre, toi qui guidas ma jeunesse,
Garde donc tes leçons et ta folle tendresse."
Non! je suis ton enfant, ton amour me poursuit!

Antonio PELLETIER.

Avril 1901.



L'ancien College



COLLEGE DE LEVIS

Mes amis,

S'il m'était permis de parodier un grand écrivain français, je dirais volontiers : " Si l'on goûte cette causerie, je m'en étonne, et si on ne la goûte point, je m'en étonne même." Ne serait-il pas surprenant en effet de voir des élèves s'intéresser vivement à un cours d'histoire, alors qu'on les aurait réunis pour les faire jouir du charme divin de la musique et de la poésie? Je connais trop cependant, votre profond attachement à votre Alma-Mater, pour ne pas être assuré de vous voir accueillir avec plaisir quelques données historiques sur sa fondation et ses principaux développements.

Comme presque toutes les œuvres qui ont puissamment contribué au progrès matériel et intellectuel de notre nationalité, le collège de Lévis est né du dévouement du clergé canadien-français. C'est à Mgr Déziel que revient l'honneur de l'avoir fondé. Ce vénérable prêtre a été l'âme de tant d'entreprises aussi considérables qu'utiles à l'Eglise et au pays, qu'on

pourrait vraiment se demander comment il se fait que nous ne le connaissions pas davantage. Je regrette de ne pouvoir vous donner de lui qu'une courte esquisse biographique.

Joseph David Déziel naquit à Maskinongé en 1806, d'une famille de braves cultivateurs. Ses parents qui avaient remarqué en leur enfant de brillantes dispositions pour l'étude, ne craignirent pas de s'imposer d'énormes sacrifices pour l'envoyer au Séminaire des Sulpiciens à Montréal. Le jeune homme répondit parfaitement aux espérances des siens et se distingua toujours par sa piété et son application au travail. Au bout de deux ans, David Déziel s'en alla continuer son cours classique à Nicolet. En 1827, il prit l'habit ecclésiastique, et quelques années plus tard, Mgr Signay l'ordonnait prêtre.

Ici commence l'une des plus belles et des plus profondes carrières sacerdotales qui se puissent rencontrer. L'abbé Déziel fut successivement vicaire à la Rivière-du-Loup, à Gentilly et à Maskinongé avant d'être nommé curé de Saint-Pierre les Becquets. Voici le beau témoignage d'estime et de vénération que ses paroissiens de Saint-Pierre se plaisaient à lui rendre très longtemps après qu'il les eût quittés pour prendre la direction spirituelle de Saint Joseph de Lévis : " Monseigneur, lui disaient-ils dans une adresse qui lui fut présentée lors de son cinquan-

tième anniversaire de prêtrise, les vieillards racontent encore à leurs enfants ce que vous faisiez pour le bien de la paroisse, le dévouement que vous avez toujours montré, les bons exemples que vous avez donnés, et c'est toujours avec bonheur qu'ils se rappellent ces précieux souvenirs d'un temps qu'ils ont trouvé trop court."

C'est en 1843 que le curé Déziel fut appelé à exercer son saint ministère comme pasteur de Saint-Joseph de la pointe de Lévis. Pour ne pas sortir du cadre de ce travail, je dois me borner à une simple nomenclature des grands travaux de ce prêtre zélé. D'ailleurs, La Bruyère n'a-t-il pas dit: " amas d'épithètes, mauvaises louanges; ce sont les faits qui parlent." La haute intelligence du pasteur de Saint-Joseph (j'allais dire son génie) lui fit concevoir le plan de fonder une nouvelle paroisse juste en face de Québec à un endroit appelé " Commune d'Aubigny ". Malgré les difficultés de toutes sortes, il parvint à faire accepter son projet et en 1850, Mgr Turgeon lui donna l'autorisation d'ériger une église, là même, nous apprend le Canadien du 17 juillet 1850, où se trouvait posté un siècle auparavant l'artillerie de Wolfe. Ainsi, le premier édifice élevé à Notre-Dame de la Victoire, fut un temple consacré au Seigneur. Si les circonstances me le permettaient, je vous parlerais des humbles commencements de la pauvre pa-

roisse qui est devenue aujourd'hui la florissante ville de Lévis, je vous dirais au prix de quels efforts son fondateur est parvenu à l'asseoir sur des bases solides et à lui assurer un brillant avenir, mais il me faut me contenter de mettre en lumière ce qu'il a fait pour l'éducation.

Ce sera suffisant, je crois, pour démontrer que Mgr Déziel a vraiment mérité sa réputation de grand apôtre et de grand patriote.

D'après Monsieur Jos. Edmond Roy: la première pierre de l'église de Notre-Dame de la Victoire était à peine jetée en terre, qu'il rêvait déjà d'élever une maison d'éducation. On a souvent remarqué que Dieu ennoblit par de pénibles épreuves les débuts des entreprises qu'il veut rendre durables et prospères. Tel fut le sort de notre Alma Mater. Celui qui l'a fondé voulait en faire un collège classique et était désireux de voir les Jésuites se charger de la direction de la nouvelle maison. Malheureusement l'ordre de Loyola dut refuser parce qu'il manquait de sujets.

Les clercs de Saint-Viateur ne voulurent pas accepter le contrôle de l'établissement projeté.

C'est pourquoi le curé Déziel se vit forcé de ne créer tout d'abord qu'un collège industriel.

Malgré les sacrifices considérables que les paroissiens de Notre-Dame s'étaient déjà imposés pour construire leur Église, la biographie du premier curé de Lévis, nous apprend qu'ils ré-

pondirent généreusement au chaleureux appel de leur pasteur.

Trois citoyens donnèrent le terrain sur lequel devait s'ériger le premier bâtiment du collège. C'étaient Messieurs Pierre Carrier, Thomas Fraser et Dame Marie Couture.

Voici comment un historien que j'ai déjà cité, raconte les premiers travaux de la construction du collège.

" A l'issue d'une messe solennelle, chantée dans l'église de Saint-Joseph, Mgr Déziel conduit ses paroissiens sur les terrains de la fabrique où l'on se met à l'œuvre. Le site choisi pour le collège nouveau était couvert encore de haut bois. Il fallut y mettre la cognée. Jamais corvée ne fut mieux remplie. Les uns s'improvisent bûcherons, les autres se font charroyeurs. C'est dans la saison des froids. Les chemins sont impraticables. On profite des gelées de la nuit pour sortir les pièces de charpente de la forêt. Le curé et son vicaire, Monsieur Honoré Jean, sont à la tête des charretiers et l'on voit la longue procession des traîneaux gravir la rampe qui conduit à la nouvelle église de Notre-Dame."

Ce monsieur Jean, auquel M. Edmond Roy fait allusion, rivalisait de zèle avec son curé et c'est en travaillant comme le dernier des manœuvres

2

qu'il contracta la maladie qui le fit mourir en 1853.

Ce spectacle magnifique de deux prêtres et d'une corvée de bons canadiens qui se dépensent sans compter pour la cause de l'instruction, me fait naturellement songer à une observation profondément vraie de Réné Bazin, qui disait : " une grande somme d'héroïsme tient parfois dans de pauvres choses. "

S'il est beau de mourir pour sa patrie sur un champ de bataille, n'est-il pas sublime de donner sa vie parcelle par parcelle, pour contribuer obscurément au revèlement moral de son pays? Tel fut le rôle du curé Déziel qui fut l'âme dirigeante des travaux de construction du collège.

En septembre 1852, le carré de cet édifice est presque terminé. Il a cent treize pieds de long sur quarante cinq de large. L'année suivante, Mgr Turgeon vient bénir le nouvel établissement. L'enseignement fut d'abord confié aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Le premier directeur de la maison fut le frère Herménégilde. Le collège put bientôt être rangé parmi les meilleures institutions commerciales. Les classes ouvertes le 15 septembre 1853 étaient fréquentées trois ans plus tard, par deux cent quatre élèves dont soixante et trois pensionnaires. Les Frères firent beaucoup pour l'amélioration de la propriété du collège qui n'était qu'un terrain inculte à demi couvert par un bois de sapins.

Monsieur le curé Déziel pouvait déjà regarder son œuvre avec une légitime fierté, mais son humilité ne lui permettait pas de le faire et d'ailleurs, il avait d'autres ambitions.

Désireux de voir enseigner à Lévis, les rudiments du latin, il confia en 1860 la direction du collège au Séminaire de Québec, tout en restant chargé de l'administration temporelle. La maison prit dès lors un essor considérable. En 1872, l'abbé Langis fonda la classe d'affaires destinée à préparer les élèves pour le grand commerce.

Deux ans plus tard, Monsieur le grand vicaire Hamel, supérieur du Séminaire de Québec, annonça au publc de Lévis, que le collège de leur ville ne relèverait plus que de lui-même. L'année suivante, l'existence indépendante de la maison fut reconnue par l'autorité religieuse et le Lieutenant-Gouverneur sanctionna son acte d'incorporation.

Le cours classique fut définitivement établi en 1876 pour être complété en 1879, année de l'affiliation de la maison à l'université Laval. C'est principalment à Messieurs les abbés Sauvageau et Lindsay qu'est due l'organisation du cours classique. Le local étant devenu insuffisant pour recevoir les nouveaux élèves, on fut obligé en 1875 de construire une aile nouvelle.

Quel indicible bonheur ce dut être pour Mgr

Déziel de voir son œuvre acquérir une aussi grande importance!

Il pouvait bien chanter son "Nunc dimittis", celui qui avait créé Lévis, Saint-David, construit trois églises, fondé un couvent, un hospice et une maison d'éducation de premier ordre. La mort qui l'enleva à la vénération et à l'affection de ses paroissiens ne le fit pas périr tout entier. Son souvenir est demeuré vivant au fond du cœur des Lévisiens et sa mémoire sera à jamais bénie par tous ceux qui jouiront de ses bienfaits.

C'est en 1882 que Dieu rappela à Lui cette âme d'élite, pour la faire jouir de l'éternelle félicité dans l'éternel repos.

Mgr Déziel avait bien mérité de la Patrie et de l'Eglise. Aussi, les autorités civiles et religieuses lui prodiguèrent-elles des témoignages d'estime et d'admiration. Sa Sainteté Léon XIII lui-même, avait hautement reconnu ses éminentes qualités en le nommant Camérier Secret en 1880.

Dès 1886, on lui élevait devant l'église paroissiale une statue au centre d'un carré auquel on donna son nom.

Qu'il me soit maintenant permis de le proclamer, le collège de Lévis s'est toujours honoré en conservant un culte de reconnaissance à son illustre fondateur.

Si la Divine Providence frappa cruellement

notre Alma Mater en retirant de ce monde son généreux protecteur, elle prit soin de susciter des hommes capables, sinon de le remplacer, du moins de présider dignement à son œuvre. Les Sauvageau, les Fortier, les Carrier, pour ne nommer que les disparus, se sont montrés les successeurs dévoués de Mgr Déziel. Si je ne parlais pas à des élèves canadiens-français catholiques, je devrais tenter de faire l'éloge de ces prêtres au cœur d'or, qui mirent au service de la cause de l'éducation, leur intelligence, leur dévouement et le meilleur de leur âme sacerdotale; mais je sais trop que vous avez parfaitement le sentiment de tout ce que nous devons à notre clergé, pour insister davantage sur le tribut de reconnaissance qu'il convient d'offrir à la mémoire des vaillants apôtres que je viens de citer. La sublime mission que les prêtres éducateurs du collège de Lévis ont remplie dans cette maison, une bouche plus autorisée que la mienne l'a célébrée publiquement. Sir George Etienne Cartier n'a-t-il pas dit : "Quelle reconnaissance la race canadienne-française ne doit-elle pas à son clergé ? Si elle a conservé sa nationalité, sa langue, ses institutions " à qui le doit-elle sinon à ce corps vénérable ? "

Ce qui est vrai pour les prêtres de notre race en général l'est aussi pour ceux de notre Alma-Mater, qui tinrent toujours à honneur d'être à la hauteur de leur tâche. Avec de tels hommes

à sa tête, le collège ne devait pas manquer de prendre des développements remarquables. C'est ce qui arriva, non seulement au point de vue du perfectionnement des cours classique et commercial, mais même au point de vue du logement.

En 1891, on édifia une aile nouvelle à cause de l'augmentation constante du nombre des pensionnaires.

C'est durant cette même année que fut commencée la chapelle actuelle presque totalement donnée par Monsieur Couture, Commandeur de l'ordre Saint Sylvestre. Avant la consécration de ce nouveau temple, c'est-à-dire avant 1900, la chapelle se trouvait où nous sommes ce soir [1]. Une dernière rallonge fut bâtie en 1895. Il y a six ans, on construisait l'usine et les bâtisses où logent maintenant les sœurs de la Sainte-Famille. Je n'ai pas le temps de signaler les nombreuses améliorations qu'on a accomplies dans la cour, mais, il me fait plaisir de remarquer que c'est grâce au zèle de Monsieur le directeur et de Messieurs les maîtres de salle, ceux qui sont passés comme ceux qui nous dirigent actuellement, que se sont érigées les statues du Sacré-Cœur, de Saint-Joseph et de l'Immaculée-Conception et que se sont élevées de superbes terrasses dont nous jouissons aujourd'hui.

1. Aujourd'hui salle de théâtre.

Parmi les anciens élèves du collège de Lévis, on compte des hommes qui font honneur à notre race au premier rang de la société.

Dans le clergé, je me permettrai de citer Sa Grandeur Mgr Roy, Mgr Guay.

Dans la politique, Sir Lomer Gouin, l'Honorable Adélard Turgeon, l'Honorable Alphonse Turgeon, Monsieur Alphonse Bernier, maire actuel de Lévis.

Dans les lettres, Louis Fréchette, Napoléon Legendre, William Chapman.

Jusqu'à présent, mes amis, je vous ai parlé du passé. Je comprends qu'il est de mon devoir de rendre hommage au personnel actuel du collège et de former des vœux de prospérité pour notre cher Alma-Mater.

Ce devoir de reconnaissance m'est bien doux; malheureusement il est encore plus difficile qu'agréable. Comment en effet célébrer dignement le zèle, le dévouement, le renoncement de tous ceux qui consacrent leur vie à la formation de la jeunesse? Comment louer leurs vertus et reconnaître leurs mérites sans blesser leur humilité?

Ah, mes chers confrères, je ne vois qu'un moyen qui soit capable de leur prouver nos sentiments de profonde gratitude et de respectueuse affection. Ce moyen, c'est de réaliser plus tard dans la vie l'idéal qu'ils nous ont ap-

pris à aimer; c'est d'être des catholiques convaincus et d'ardents patriotes.

Depuis deux ans existe l'Association des Anciens Elèves, je ne doute pas que chacun de vous ne se fasse un devoir et un plaisir d'en faire partie après son départ du collège. Espérons qu'ainsi nous pourrons peut-être contribuer un jour à la prospérité de notre Alma-Mater. Notre devise, à nous, Canadiens de la province de Québec, est : " Je me souviens ". Cette devise, faisons-la nôtre, et sachons toujours nous rappeler que si le collège de Lévis nous a faits ce que nous serons, il est en droit de s'attendre à ce que nous nous employions pour le maintenir à son rang de maison d'éducation de premier ordre.

Il ne me reste plus maintenant, Messieurs, qu'à vous remercier de votre bienveillante attention et à remercier de même les organisateurs de la fête de ce soir de m'avoir fourni l'occasion d'exprimer mes vœux les plus ardents pour notre cher collège de Lévis, auquel je suis heureux de redire le souhait traditionnel :

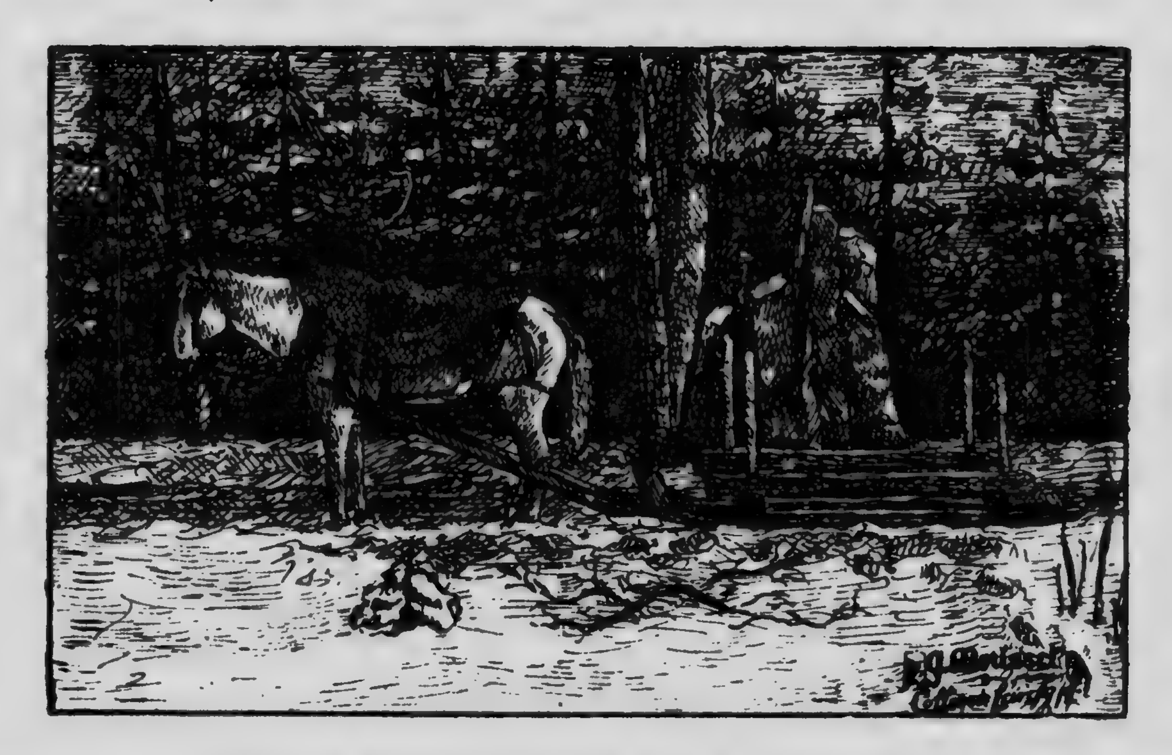
" Ad Multos Annos "

Jean Maurice BERNIER,
Rhétorique.

Rhétorique, décembre 1916.



CHAPELLE DU COLLEGE



D'après une composition originale de J. E. Garneau de Québec



EN TRAINE

On a écrit naguère de délicieuses choses sur la grand'charrette; on l'a entourée d'une auréole de poésie champêtre qui plaît à toute âme vraiment éprise des choses du terroir; on l'a presque rendue vénérable, et maintenant, chaque fois qu'à la campagne j'en aperçois une, une vraie, une authentique, il me semble que j'ai presque l'envie de la saluer... Et cela s'explique car notre âme est ainsi faite qu'une fois la poésie d'une chose sentie, elle ne peut se garder, quand cette même chose lui réapparaît, d'une émotion délicate et passagère qui ne demande qu'à se manifester au dehors. Ainsi donc la grand'charrette a son culte à elle désormais.

Et l'autre... qui la remplace en hiver, elle! la traîne! la bonne vieille traîne de nos habitants, quel hommage lui rend-t-on?...

En dépit de son extérieur simple et rustique, n'a-t-elle pas son charme, n'a-t-elle pas sa raison de vivre dans notre estime et notre vénéra-

tion, comme sa sœur heureuse?... Oui, la traine l'a ce charme: elle le possède aussi ce droit à notre estime et à notre vénération... et même à un plus grand titre que son ainée, car elle est essentiellement canadienne: nos pères en ont conçu eux-mêmes le modèle original, et nous devons leur en rendre gloire.

***

J'ai vu bien des traînes par chez-nous, et ailleurs, mais aucune ne m'a fait plus impression, aucune ne m'est restée plus gravée dans la mémoire que celle de mon oncle Alfred. C'était une bonne vieille traîne en érable, avec de solides ridelles en mérisier; d'âge, elle n'en avait pas; de couleur, elle avait celle du bois défraîchi par l'usage, et jauni par le temps. En somme c'était le type idéal de la traîne, de celle qui n'est ni trop neuve, ni trop âgée, maïs qui cadre à merveille avec un vieux cheval dans ses brancards, et un bon habitant vêtu d'étoffe du pays sur son devant.

Il me souvient dans mon jeune âge quelle joie je ressentais quand au tournant de la route, je voyais venir la vieille jument cendrée de mon oncle, tirant prestement derrière elle, la traîne chérie. J'ai encore la vision nette du tableau que cela formait; je l'ai devant les yeux, comme

j'ai encore dans l'oreille le bruit argentin et cadencé des grelots qui m'indiquait l'approche de l'attelage. Cela me rendait donc immensément heureux, car lorsque mon oncle venait au village, toujours il m'emmenait faire un tour de traîne. Mon premier mouvement en prenant place dans la traîne, c'était de m'emparer des guides, et là debout, sans me tenir aux barreaux des ridelles, pour montrer que j'étais solide, je menais... J'avais alors des airs de conquérant. Etre maître de la jument! lui crier hue! dia! et la voir obéir au commandement, lui faire claquer sur le dos les cordeaux de cuir, et la sentir augmenter le pas! cela me transportait... !

Ordinairement, mon oncle se rendait au moulin à farine; il allait faire moudre son grain, ou en chercher le produit. Souvent, il lui arrivait de s'oublier à jaser avec le meunier, alors, j'étais le seul gardien du cheval. Quelle charge pour moi!

Je restais là, au froid, stoïque, les cordeaux à la main, conscient de ma responsabilité, semblable par certain côté, aux grognards de Napoléon, pendant la campagne de Russie, qui se laissaient mourir de froid plutôt que d'abandonner leur poste... Au fond, mon oncle se réjouissait de cet amour que j'avais pour les choses de la ferme; il souriait à cette volupté que je ressentais à conduire moi-même un cheval

qui en réalité n'avait pas besoin d'être conduit, tant il était docile. Aussi, m'offrit-il un hiver, d'aller passer quelque temps avec lui...

L'invitation me rendit fou de joie. Pensez donc, j'allais pouvoir mener à mon aise; j'allais pouvoir aller en traîne à mon goût, une bonne fois... De plus, j'irais au bois voir bûcher, j'aiderais mon cousin Félix à soigner les animaux; enfin je vivrais la vie d'habitant, un peu...

Aller au bois surtout me tentait! Je voyais là l'occasion d'exercer mes goûts de charretier, et aussi d'avoir l'explication vraie d'une phrase que j'entendais dire souvent par mon oncle quand il venait à la maison... chez-nous: " Ah! on n'a pas le temps cette semaine, on va au bois." Sans doute, je savais que c'était pour bûcher, pour y faire du bois de corde comme on dit, mais je voulais me rendre compte de tout cela en personne.

Heureusement, je tombai sur une semaine où mon oncle allait au "Cabarette". C'était là qu'il bûchait son bois.—Tout d'abord, on refusa de s'embarrasser de moi. Le " Cabarette " était loin; le vent soufflait dur... et un enfant, ça nuit plus souvent que ça aide!... Mais je n'entendais pas abandonner la partie... Je me vantai donc d'être dur au froid, à la marche... je promis d'écouter mon oncle, d'être bien sage et

bien prudent; enfin... on céda; on me permit d'aller voir bûcher.

Tout cela se passait la veille au soir; je dormis, cette nuit-là, comme je dormais à celle de Noël ou du jour de l'An, c'est-à-dire l'imagination hantée par des rêves caressants.

A bonne heure, le lendemain matin, j'entendis mon oncle me crier: " Eh! mon Gérard, lève-toi, c'est le temps!" D'un bond je fus debout; la perspective de la journée me rendait vif comme un taon, et ainsi dans quelques minutes, je m'habillai, je déjeunai, enfin, je fus prêt à partir.

Ma foi, mon enthousiasme se refroidit un peu, quand la première raffale d'un gros vent de nord-est me cingla le visage, et il fallut tout l'attrait d'une longue promenade en traîne et d'une journée passée dans le bois pour me remettre le courage au cœur.

Mais cela me rendit tout jovial de voir la vieille jument cendrée, quoiqu'un peu saôule de sa portion d'avoine, partir presque fringante, les naseaux fumants, les oreilles bien droites pour montrer sa vigueur. Il ne m'en fallait pas davantage... Et pendant ce temps, la traîne glissait, rapide, secouée de temps à autre par les cahots inattendus de la route, mais le plus souvent tranquille, me faisant éprouver une sensation exquise, aussi douce que le bruit des " lisses " d'acier sur la neige.

A sept heures, nous étions en plein " Cabarette " et à huit, la hache commençait à faire entendre son bruit mât et sec sur le flanc robuste d'un énorme bouleau; et les coups s'entremêlaient, drus, rapides, faisant à ce géant de la forêt l'entaille mortelle...

Tout à coup mon oncle me fit signe de me reculer. L'arbre allait tomber!... C'est tout un art que de conduire un arbre dans sa chûte, que de l'empêcher de vous écraser sur le dos. Mon oncle devait s'y connaître, puisque le bouleau tomba bel et bien du côté qu'il désirait.

Vraiment, je fus impressioné de voir tomber ce grand bouleau. A le voir vaciller quelques instants, on eût dit qu'il hésitait entre la mort et la vie. Mais la mort l'attira. Le géant s'affaissa, majestueux, tranquille avec un craquement sinistre d'os broyés. Puis ce fut le silence comme après la disparition d'un grand personnage de cette terre... La mort a cela de curieux qu'elle crée un vide dans l'âme; c'est pour cela sans doute que je fus impressionné...

Vint ensuite le tour d'un érable, d'un mérisier, puis d'un autre bouleau. Dans l'après-midi, toutes ces victimes de la hache étaient ébranchées, sciées en bois de corde et prêtes à être chargées dans la traîne.

Cette dernière besogne m'était réservée.

Nos ancêtres ont dû certainement inventer la traîne pour le charriage du bois. Basse et forte,

ce qui donne l'avantage de recevoir un lourd fardeau, avec des ridelles à toute épreuve pour empêcher la charge de renverser, elle s'adapte merveilleusement à ce genre d'ouvrage.

Je chargeai donc la traîne; puis mon oncle joignit à l'aide d'un lien en harts tressées, les barreaux des ridelles pour les rendre plus résistables, et nous revinmes à la maison... Ce fut ainsi que j'allai pour la première fois au bois... Le souvenir de cette journée m'est restée vivace et ineffaçable.

***

Il y a quelque temps, je parlais à mon oncle de ces plaisirs d'enfance, je lui rappelais cette promenade d'une semaine que j'avais faite chez lui, de notre voyage au " Cabarette "; il avait presque tout oublié cela. Quand je lui demandai des nouvelles de sa grande jument cendrée, il me dit tristement qu'elle était morte d'un " coup d'eau ".

" Et votre vieille traîne, mon oncle, repris-je, votre traîne qui allait si bien et que vous paraissiez aimer, qu'est-elle devenue?

" Celle-là " répondit-il, on l'a encore à la maison. Elle est bien un peu démantibulée, mais elle a tant rendu service qu'il me coûte presque de m'en défaire. D'ailleurs, je la tiens

de mon père, et un fils bien né doit toujours conserver ce qui lui rappelle le souvenir de son père.

Il dit cela simplement, tout naturellement ; quand je fus seul avec moi-même, et que je me rappelai les dernières paroles de mon oncle, je sentis pourquoi il y avait un " Miracle canadien ". Je vis que le culte des choses du passé était le ciment qui reliait la génération présente à celles précédentes, et que c'était lui l'auteur du bloc si puissant et si beau de notre nationalité.

Gérard TREMBLAY.

Philosophie junior, janvier 1916.





LA TRAVERSEE DES " CAPES "

Avez-vous déjà traversé nos Laurentides en hiver ?... ou simplement, avez-vous déjà fait le voyage de St-Joachim à la Baie St-Paul, en passant par les " câpes " comme disait nos anciens ?... Si non, je puis vous dire à l'exemple des Marseillais quand ils parlent de leur Marseille : Vous ne pouvez pas mourir sans avoir vu... C'est que la traversée des " câpes " est un splendide voyage, un voyage qui vous laisse dans la mémoire et l'imagination des spectacles si grandioses, que vous ne pouvez en perdre le souvenir...

Au Canada, la nature a été largement prodigue de ses beautés ; non pas qu'elle nous ait donné un climat enviable, ou qu'elle y fasse croître la végétation luxuriante que l'on rencontre aux tropiques ; mais elle a taillé magnifiquement nos montagnes : elle leur a donné un air sauvage, superbe de splendeur. La rive nord de notre fleuve surtout, avec ses Laurentides

trapues et ondulées a été généreusement partagée...

***

Il y a quelques semaines, je fus appelé à me rendre à la Baie St-Paul. A vrai dire cela ne me souriait pas. La perspective d'une quarantaine de milles à parcourir en simple carriole, par un froid sibérien, me donnait quasi la chair de poule. Tout de même, je partis. De Québec à St-Joachim naturellement le voyage ne fut pas dûr; il y a un service de tramways électriques.

Mais, le progrès, hélas! n'a pu pénétrer plus loin et l'antique carriole devient alors le seul moyen de locomotion.

On était alors vers le soir et je me demandais si j'allais m'aventurer à faire le voyage de nuit. Heureusement un charretier devinant mon indécision, m'offrit ses services. Nous partirions le soir même: les chemins étaient beaux; il n'y avait pas à craindre la neige non plus que le froid : enfin, je pouvais m'aventurer sans crainte. L'important était de m'habiller bien chaudement.

Va sans dire que j'acceptai son offre. Et ainsi, après un substantiel souper pris à l'hôtel Simard, je m'installai confortablement sur le siège presque moëlleux de notre carriole. Le



temps n'était pas absolument froid ; à peine une petite brise de " nordet " m'effleurant le bout du nez, car je n'avais que cela d'exposé à l'air ; je m'étais, comme on dit, " encapoté " jusqu'aux oreilles.

Notre cheval était une bonne bête ; c'était un routier, un expérimenté dans la traversée des caps. Il partit bon train, et ainsi, nous fûmes bientôt rendus en pleine côtes de St-Joachim. Les Laurentides, en cet endroit, font une pente excessivement raide, et le chemin abrupt qui les monte en travers est bordé d'un côté par le flanc de la montagne et de l'autre par un quasi-précipice, ce qui présente un coup d'œil très pittoresque.

Les étoiles venaient de s'allumer au firmament : un ciel bleuâtre, presque clair, d'apparence frileuse, s'ouvrait au-dessus de nos têtes. Au tournant du chemin, au loin, un peu au-dessus de l'horizon, j'aperçus tout à coup une lueur vague, immense, comme celle que produirait un vaste incendie dans le firmament ; c'était Québec avec ses mille lumières, qui se réflétaient dans les couches atmosphériques. Par malheur, la vision fut de courte durée, car nous lui tournâmes le dos pour filer rapidement vers St-Tite.

De temps à autre, apparaissait, sur le bord de la route, une maison de ferme faiblement illuminée, aux châssis de laquelle on voyait parfois se profiler une ombre mouvante et indécise.

Partout, le silence du soir. A peine quelques fois, à la rencontre d'une ferme, entendions-nous les aboiements lugubres, presque impressionnants des chiens de garde. A part cela, tranquillité complète. C'est que là-bas, les gens se couchent de bonne heure; c'est que par là le cultivateur, après avoir bûché toute une journée dans le grand bois, n'est pas en veine de passer la nuit blanche. Le plus souvent, après avoir pris son souper et remercié Dieu avec sa famille des grâces accordées pendant le jour, l'habitant fume tranquillement quelques bonnes " pipées " de tabac près du gros poêle à deux ponts, puis vers les neuf heures, s'en va se reposer des fatigues du jour. A rares intervalles, une " veillée de cartes " chez le deuxième ou troisième voisin qui se trouve à un mille de distance.

J'étais encore sous l'impression que me causait la poésie délicieuse d'une vie aussi rustique, lorsque le clocher de l'église de St-Tite m'apparut dans la pénombre.

Mon charretier tout à coup, gratifia d'un magistral coup de fouet son cheval qui pourtant avait bonne allure. Comme on le devine, la bête prit au grand trot et ainsi quand nous passâmes à travers St-Tite, j'eus peine à entrevoir l'église et quelques maisons. Au fond, mon charretier n'était qu'un vaniteux... Il ne " poussait " son cheval que dans certains parages plus habités.

et c'est ce qui explique sans doute que nous ayons passé si rapidement le village de St-Tite.

Les grelots alors secoués plus rudement, donnaient leur bruit maximum; et les gens du lieu piqués de curiosités, regardaient par les fenêtres de leur maison qui pouvait bien mener si rondement.

Sans doute, dans la pensée de mon charretier, ils devaient dire: " Quel bon p'tit cheval! C'est vraiment plaisant pour lui de " mener la voiture " avec ça! "

Cette louange escomptée semblait gonfler d'orgueil mon charretier. Il était là, droit comme un i, sur le devant de sa carriole, tout emmitoufflé dans son " capot de poil " jaune clair, et superbe de satisfaction. Un moment, il ne put s'empêcher de me communiquer ses réflexions:

— " Ça marche ce petit cheval là, eh Monsieur?...

Et moi de répondre: " Jamais, je n'ai vu si vaillante bête. "

— " Ah! repartit mon homme, il a déjà été bien meilleur que ça; tenez, il y a deux ans, ça descendait à la Baie dans cinq Heures. "

Je repris : " Vous pouvez être content de votre cheval; je m'y connais en chevaux — ce qui n'était pas vrai — et je vous assure qu'on en rencontre rarement comme le vôtre. "

— " Sapristi, oui, vous avez raison. Regardez les oreilles, comme elles sont droites! C'est pas fatigué du tout... "

Et mon bavard de faire claquer les guides sur le dos du cheval, pour rendre encore plus sensible l'allure déjà rapide.

Nous traversions alors les " Chenaux " un large plateau exposé à tous les vents. Les "Chenaux" ont la réputation d'être l'endroit le plus froid de tout le chemin des caps et ce soir-là, ils ne perdirent pas leur renommée. La brise de nordet, calme vers le soir, avait peu à peu augmenté de force. Et l'air sec, pénétrant, d'une nuit de février, qui s'y ajoutait me faisait grelotter.

Heureusement, dans quelques minutes, nous allions " prendre le bois ", et rien de meilleur que les sapins touffus pour enrayer un nordet! De plus, il y a un remède facile quand on est " gelé "; c'est de marcher sur ses deux jambes un bout de chemin. On n'a pas fait cinq minutes cet exercice-là que les sueurs commencent à perler sur le front. C'est ce que je fis, et bientôt je fus complètement dégourdi...

En somme, je m'étais presque ennuyé dans cette première partie du voyage. Rien de bien amusant en effet de parourir cette vaste plaine blanche qui se déroule sans cesse avec le même décor; d'un côté, de lointaines montagnes qui s'estompent vaguement sur un ciel grisâtre, et

de l'autre, un horizon sans contraste s'étendant à perte de vue!

Pour vous distraire, la chanson aigre et monotone des grelots endiablés que vient accompagner la lugubre et gémissante musique des fils télégraphiques sous la poussé du vent!...

Le reste de la traversée s'annonçait plus poétique, plus agrémenté, car il devait se faire en plein bois

Sur une largeur d'environ cinq lieues, comprenant une faible partie de Montmorency et une assez considérable de Charlevoix, s'étend une immense forêt d'épinettes et de sapins. Le chemin des " câpes " la traverse dans toute son épaisseur; c'est l'endroit pittoresque par excellence...

Je me souviens encore de l'émotion qui m'envahit lorsque nous pénétrâmes pour de bon dans le grand bois. De chaque côté du chemin, de gigantesques épinettes noirâtres, touffues, se serrant les unes aux autres, formaient deux longs murs uniformes se découpant par leur sommet sur la voûte bleu-sombre du ciel... ; on aurait dit les parois d'une gorge étroite au fond de laquelle nous avancions... En se penchant un peu sur le bord de la carriole pour éviter le charretier qui obstrue la vue, l'on voit la longue route blanche se prolonger en face en un long ruban d'argent, pour aller se confondre au loin avec l'horizon. Au-dessus de nos têtes,

formant un agréable contraste, une large bande bleue toute parsemée d'étoiles; la cime dentelée des sapins en délimite l'étendue.

Et pendant que je m'amuse à contempler cette merveilleuse nature, la carriole file rapidement dans la grande forêt... Nous sommes maintenant au pied de la côte à " MacLean ". Notre cheval est au pas, car la côte à " MacLean " n'est pas une côte ordinaire; elle est croche, abrupte, longue, enfin tout ce qui rend une côte difficile à monter. Mais les petits chevaux de par là-bas ont, comme on dit, du cœur au ventre..., et ainsi, malgré la distance déjà parcourue, notre " Jimmy " nous grimpa en haut, tout d'un trait...

Assez souvent, comme pour jeter un peu de variété sur notre voyage, nous avions à rencontrer... oui, à rencontrer..., et ce n'est pas une petite affaire!... Le chemin des caps est tout juste assez large pour une seule carriole. Alors, quand il y a rencontre, il faut qu'une des deux voitures — ordinairement — la moins chargée prenne le côté du chemin, et le côté du chemin, c'est la neige, et la neige, c'est l'enlissement jusqu'au poitrail des chevaux.

D'abord, selon toute prudence, les charretiers vont sonder l'endroit choisi pour faire passer l'équipage; ils le " pilassent " du mieux qu'ils peuvent, sans se soucier de la neige qui leur monte souvent jusqu'à la ceinture. Puis

alors, quand le nouveau bout de chemin est assez battu, on risque la voiture. Le cheval s'enfonce. Tout surpris, tout navré par la neige, il la renâcle de ses naseaux couverts de givre; il secoue rageusement sa tête altière, se dresse sur ses jambes d'arrière, avance par bonds, puis enfin dans un dernier élan, revient sur la route. La rencontre est terminée; dans quelques minutes sans doute, on en fera une nouvelle.

Il est tout à fait curieux comme l'on tient à identifier ses compagnons de voyage : chose bien inutile cependant, car on ne les connait pas, et les connaîtrait-on que les larges " nuages " dont leur tête est entortillée nous empêcheraient d'y voir clair... Tout de même, en vertu de la sympathie qui existe entre les voyageurs de longue route, on risque un " Bonsoir " amical, et presque toujours des lèvres figées par le froid s'entrouvrent pour laisser échapper une réponse.

Quant aux charretiers, qu'ils se connaissent ou non, c'est sans cesse la même question:

—" Les chemins sont-ils beaux par en bas?"

—" Ben, pas trop pire! Et par en haut?...

—" Ça " boulonne " un peu, mais ça passe; il y a quelques bancs de neige dans les " Cheneaux ", mais la " malle " les a battus passablement ".

—Chaque voiture ensuite prend sa direction. On entend le bruit d'abord distinct des grelots

diminuer petit à petit, pour enfin s'évanouir complètement à un tournant du chemin.

Sur une aussi longue route en carriole, par un temps qui se refroidit à mesure que la nuit s'avance, on a beau être chaud comme un poêle, et couvert d'épaisses peaux d'ours, le froid parvient toujours à s'infiltrer, à faire grelotter impitoyablement ceux qu'il pénètre; et je commençais à m'apercevoir de cela!...

Le fameux remède d'un bout de chemin parcouru sur mes deux pieds ne me souriait plus; je me sentais trop engourdi. Il était donc temps que nous arrivions à la " Barrière ". La " Barrière ", c'est tout simplement un poste de repos, où l'on se refait quelque peu des fatigues subies pendant quatre heures de cahotage, et où surtout l'on s'aprovisionne de chaleur pour le reste de la traversée.

Toujours est-il que j'avais grand hâte d'arriver à cette fameuse " Barrière ". Mon charretier me disait qu'on y arrivait, et dame!... on n'y arrivait jamais!...

C'était désespérant. Pour me faire oublier que j'étais gelé, je passais le temps à regarder, de chaque côté de la route, au pied des épinettes géantes, de petits arbrisseaux touffus, tout couverts de neige et revêtant des formes fantastiques. On eût dit des sentinelles enveloppées d'une épaisse pelisse blanche et faisant la garde dans ces parages. Parfois même, ils

prenaient des aspects de bêtes fauves, de gros ours blancs qui nous attendaient au bord de la route pour se jeter sur nous; vraiment si j'avais eu cinq ans, j'aurais presque eu peur, mais aujourd'hui tout cela me faisait rêver...

Un long wo!... de mon charretier me ramena brusquement à la réalité. Enfin, nous étions rendus à la "Barrière"!... Deux maisons superbement encadrées par la forêt sauvage avec quatre ou cinq carrioles devant leurs portes, voilà ce que j'aperçus. Détail délicieux toutefois que j'allais oublier, les cheminées lançaient dans la pénombre de la nuit, une abondante boucane blanchâtre, indice d'une non moins abondante attisée de bois dans les poêles...

J'étais affreusement paralysé par le froid... si bien que j'eus toutes les misères du monde à sortir de voiture, et à faire les premiers pas. Mais cela revient vite, et tandis que mon charretier s'apprêtait à dételer son cheval, je fis mon entrée au poste. Par là-bas, on reçoit délicieusement, et tout charmé je fus de me voir si bien installé en pays si sauvage; gentille bâtisse, bon poêle, confortable berceuse, enfin presque du luxe...

Dans une salle attenante à celle où je me trouvais, on discutait ferme, et je vous assure que cela semblait chaud!... Les phrases, les bouts de phrases, émaillés de quolibets de toute espèce pleuvaient, s'entrechoquaient de plus

belle. Je fus piqué de curiosité, et je m'avançai dans l'encadrement de la porte pour être témoin de cette échauffourée. A prime abord, j'eus la sensation que la bataille oratoire était finie; en effet, plus un mot, plus un bruit.

Cependant, tous les regards de ceux qui faisaient rond dans la cuisine,—car la salle attenante était une cuisine,— se tournaient vers une espèce de petit vieux au teint rougeaud, qui se tenait debout près de la table; dans le moment, le petit vieux allumait sa pipe de plâtre avec un air rageur, un air d'homme qui a l'envie de parler et de faire la loi à ceux qui l'écoutent. C'était le cas pour lui...

—" Ah! tornon!... oui, dit-il avec véhémence, en branlant sa petite tête grise, ça me coûte pas de gager cinq piastres avec toé, Ti-Louis, que t'es pas capable de me suivre avec ta jument... Ta jument, elle n'a jamais pu monter à St-Joachim dans cinq heures comme t'as dit!... Tu veux nous " bourrer "!... Le plus qu'on peut faire, je l'ai fait : c'est de monter dans cinq heures et demie!... "

Le petit vieux, content, presque enorgueilli de sa passe d'armes, jeta un coup d'œil victorieux sur ceux qui l'entouraient. Et celui qui devait être Ti-Louis de riposter avec entrain:

—" Ta, ta, ta, excite-toé pas, mon Jos, on sait comment tu mènes! Ta monté dans cinq heures et demie, je l'avalerai pas comme ça!...

C'est toujours point avec le cheval que t'as là, que t'as fait ta montée: il n'est pas capable de prendre le petit trot sans se " cramponner " jusqu'au sang!... Pour moé, j'suis ben prêt à gager n'importe quoi avec n'importe qui d'ici, que j'ai monté dans cinq heures... Si vous me croyez pas, demandez-le à Charles à Ti-Jean qui m'accompagnait... "

Le petit vieux n'avait rien à rétorquer qui pût désarçonner complètement son adversaire. Il se contenta de prendre un air gouailleur et de balbutier: " Tu m'emp' ras pas, Ti-Louis. " Puis il s'esquiva rapidement de la cuisine, sous prétexte qu'il lui fallait aller voir son cheval, sans doute parce qu'il se sentait battu. Quant à Ti-Louis, satisfait de sa victoire, et tout en chargeant sa pipe, il continua:

— " Ce vieux démon de Jos. à Philibert là, ça fait rien que de se vanter quand c'est pas le temps!... Je te l'ai mis à sa place, va! "

Et comme tout était devenu tranquile, je me retirai près du poêle, me réinstallai dans la berceuse que je venais de quitter et bientôt, sous la main caressante de Morphée, je m'endormis profondément...

Il était bien quatre heures du matin quand mon charretier vint m'avertir qu'il allait réatteler son cheval et que dans quelques minutes, nous allions continuer le voyage. Je remis mes vêtements chauds et je me risquai le nez dehors. Je vous certifie que le temps n'était pas chaud... La neige grinçait sous mes pas; elle rendait un son aigre, presque sinistre et quand la neige se lamente ainsi, lorsqu'on la piétine, c'est un signe évident qu'il fait un froid du pôle nord...

Cependant, rien à craindre pour moi... du moins pour le moment, car va sans dire que j'avais fait des provisions de chaleur durant mon petit séjour à côté du poêle...

Depuis la " Barrière " jusqu'à la Baie, il y a dit-on, cinq lieues bien comptées: deux qui se font dans le grand bois et le reste en pays défriché. La " Barrière " est juchée très haut dans nos Laurentides, à deux mille pieds au-dessus du St-Laurent, je crois; quant à la Baie, elle est quasi au niveau du fleuve et par conséquent, si l'on veut s'y rendre, l'on doit descendre de nombreuses côtes. Elles ne se ressemblent pas toutes: il y en a de longues, de courtes, d'abruptes, d'insensibles, enfin pour

tous les goûts. Les unes détalent à travers un pays triste, morne, jalonné à rares intervalles d'une maison de forme délabrée. D'autres, par contre, sont pittoresquement situées; elles tranchent en plein sur les pentes escarpées de la montagne toute couverte de sapins et de bouleaux; tantôt elles vont en zigzaguant sur un plan trop incliné, tantôt elles se présentent droites et régulières plongeant à perte de vue dans les profondeurs de la forêt.

La Barrière se trouve à peu près au juste milieu de la large étendue que traverse le chemin des caps, et ainsi, comme je l'ai dit plus haut, nous avions encore deux bonnes lieues pour atteindre l'extrémité du bois. La route qui sillonne ce dernier bout de forêt, dégringole en pente raide, et l'on peut s'imaginer que dans une telle descente, les chevaux ne tirent point d'arrière.

Nous quittâmes donc la Barrière au grand trot. On ne saurait se faire une juste idée de l'exquise douceur que l'on trouve à se sentir entraîné, avec une vitesse uniforme dans une côte qui semble ne devoir jamais finir. Je crois revivre encore cette sensation curieuse, grisante, que l'on pourrait comparer à celle du vide, qui rend presque mal, mais dont on ne saurait tout de même se dégoûter. Notre cheval, ivre de vitesse, les naseaux au vent, filait comme une flèche; son trot saccadé à de certains

moments, soulevait derrière lui des nuages de poudrerie, et parfois il arrivait que je fusse tout navré par cette avalanche de poussière neigeuse.

A gauche, à droite du chemin, je voyais se confondre en un mur noirâtre, la bordure d'épinettes; les innombrables poteaux de téléphone et de télégraphe défilaient rapidement sous mes yeux, et par un drôle de phénomène, j'étais porté à croire que, devenus animés, ils grimpaient les côtes que nous descendions. . .

Une demie-heure s'était à peine passée que nous avions atteint la fin du bois. Tout près de l'edroit où le chemin débouche sur un plateau dégarni, s'élèvent quelques rustiques maisons; mon charretier nous arrêta à l'une d'elles pour y faire boire son cheval.

Maintenant, la route s'allongeait en face de nous et se confondait à courte distance avec la blancheur des lieux environnants. Par bout, n'eût été la balise de sapin qui indique où le chemin passe, nous nous serions fourvoyés certainement, car le " nordet " insensible dans la forêt et violent dans la plaine, avait couvert l'endroit d'une couche de neige assez épaisse pour ralentir la marche de notre cheval

Les premières habitations que nous rencontrâmes après celles de la sortie du bois, appartenaient au grand chemin; le grand chemin, c'est une triste " concession " encadrée par un

paysage aussi triste qu'elle!... Trois pauvres bicoques abandonnées forment sur une distance de plusieurs milles les seules beautés que l'on y rencontre.

Après le Grand Chemin, St-Jean presque aussi ennuyant que son voisin. Une dizaine de maisons bâties en pièces de bois grossièrement blanchies à la chaux, voilà tout!... aux environs, des ravins, puis des côteaux d'où surgissent de çi, de là, des touffes d'épinettes et de sapins; puis plus loin, à la ligne de l'horizon, les cimes bleues des Laurentides.

Vient ensuite St-Antoine, un petit bourg d'une trentaine de maisons assez bien bâties, mais parfois peinturlurées avec plus ou moins de goût. Les gens de par là sont entichés de couleurs voyantes; le rose tendre, le rouge vif, le blanc lis, le vert foncé se rencontrent parfois sur un même côté de maison... L'ombre de la nuit qui commençait à se dissiper et le crépuscule du matin qui se levait, me permettaient de voir ces quelques originalités villageoises.

Nous avions laissé la Barrière depuis deux heures déjà; ma montre en marquait six. Le vent devenu moins fougueux à mesure que nous dévalions vers la plaine, apportait de l'horizon encore lointain un bruit de cloches; c'était l'Angelus qui sonnait à la Baie. Nous arrivions au terme du voyage. Du sommet d'une colline que nous venions de grimper, je voyais au bas

d'une large vallée, se dessiner le long clocher de l'église; un peu à côté, perçant la nuit blanchâtre, celui de l'immense Hospice de Ste-Anne. Tout autour, comme des poussins groupés près de leur mère, les habitations nombreuses qui forment le quartier central de la ville. Et pour servir de cadre à tout cela, les Laurentides teintées de bleu d'un côté, et de l'autre le St-Laurent dont la surface glacée empêche d'en admirer la beauté. En été, ce coup d'œil doit être superbe! Il me semble voir cette nappe d'eau lançant des reflets d'or sous les rayons du soleil levant, et tout au beau milieu, l'Ile-aux-Coudres qui doit apparaître comme une corbeille de verdure flottant sur une mer tranquille...

D'un coup, ma vision s'éclipsa. Nous descendions la dernière côte, et nous étions bel et bien rendus à la Baie.

" Enfin! m'écriai-je en descendant à l'hôtel dix minutes plus tard, voilà un voyage dont le souvenir [illegible] restera gravé longtemps! "

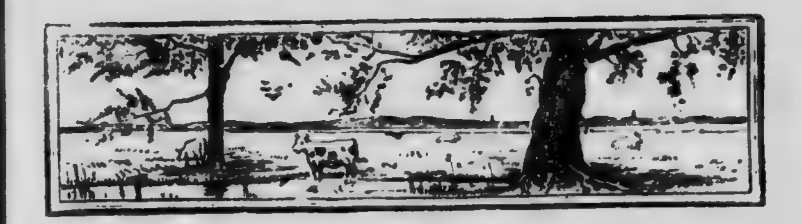
Et en [illegible], il y avait de quoi: de grandes fatigues, du froid sibérien, ça frappe les sens... Mais aussi la mémoire; et surtout, une nature comme celle que je venais de contempler et d'admirer, une nature qui résume pour ainsi dire toutes les beautés sauvages de notre Canada, imprime dans l'imagination de tels spec-

tacles, de telles merveilles, que jamais, dut-on vivre cent ans, on ne peut les oublier...

Gérard TREMBLAY.

Philosophie junior, mars 1916.





LE MARTYRE D'UN PEUPLE

La mort engendre la vie.

Les faits sanglants, les pages douloureuses abondent dans notre histoire; mais, malgré tout ce que nous avons souffert, nous Canadiens-Français, nous devons avouer que nos frères Acadiens ont enduré une persécution plus injuste et plus cruelle encore.

Malgré tous les efforts de ses ennemis pour la déraciner du sol qui l'avait vue naître, elle vit la race Acadienne, d'une vie plus féconde que jamais!

Rappelons-nous donc son héroïque histoire, pleurons en voyant cette nation monter au calvaire, afin de nous rejouir davantage à la vue de sa survivance et de reconforter nos cœurs à la pensée de son avenir plus heureux.

I

Placée à l'entrée du Canada, l'Acadie devait nécesairement recevoir le premier choc des for-

ces anglaises lancées à l'assaut des colonies françaises. Fondée par les De Monts, les Champlain et les Poutrincourt en 1604, la colonie de Port-Royal devait, dès 1613, subir les premières attaques des Anglais commandés par Samuel Argall. Ce ne fut là, cependant, que le prélude de cette lutte gigantesque contre l'Angleterre qui dura un siècle et dans laquelle s'illustrèrent bon nombre de chefs Acadiens, entre autres le baron de Saint-Castin.

Les descendants des quatre cents colons venus avec de Monts et Poutrincourt luttèrent courageusement jusqu'au bout pour la mère-patrie qui les abandonnait. Mais à la fin, épuisés par leurs victoires mêmes ils succombèrent en 1710 sous la poussée de Nicholson et de ses quatre mille soldats.

Trois ans plus tard le traité d'Utrecht cédait à l'Angleterre l'Acadie, Terreneuve et la Baie d'Hudson.

C'est alors que les Anglais inaugurèrent contre les Acadiens cette longue persécution systématique qui devait les conduire à la plus épouvantable catastrophe. Le traité d'Utrecht stipulait expressément " que les Acadiens avaient la liberté de se retirer ailleurs, dans l'espace d'un an, avec tous leurs effets mobiliers. . . " il y était dit aussi " que ceux néanmoins qui voudraient y demeurer et rester sous la domination de la Grande-Bretagne, devaient

jouir de l'exercice de la religion catholique et romaine, autant que le permettaient les lois de la Grande-Bretagne. " De plus, peu de temps après, la reine Anne confirmait ces clauses du traité dans une lettre adressée au général Nicholson, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

Nicholson cependant ne tint aucun compte des ordres si formels de sa souveraine et il mit les Acadiens dans l'impossibilité de quitter le pays, soit en défendant aux navires français de venir les chercher, soit même en confisquant jusqu'aux chaloupes que les Acadiens s'étaient construites afin d'émigrer à l'Ile Royale où à l'Ile Saint-Jean. En un mot Nicholson, les retint prisonniers et inaugura à leur égard l'affreux système de vexations dont les Acadiens souffrirent tant dans la suite.

Parmi les successeurs de Nicholson, Vetch, Caulfield, Doucet, Philipps, Armstrong, pas un seul ne laissa aux Acadiens la liberté de se prévaloir des dispositions du traité.

C'est alors qu'arriva celui qui synthétise en sa personne toute cette persécution contre les Acadiens, celui que ses infamies ont cloué à jamais au pilori de l'humanité, celui que l'on peut nommer le bourreau des Acadiens, l'infâme Lawrence. Ce personnage de bas étage, d'abord simple apprenti peintre en bâtiments, était parvenu jusqu'au grade de gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Dans cette position élevée il avait

gardé sa rapacité de parvenu, il accaparait tout pour lui et les gens de son calibre, et sa tyrannie se faisant sentir même sur ses compatriotes.

Afin de pouvoir avec plus de sureté se débarrasser des Acadiens qu'il haïssait, il commença par les désarmer: ce qui fut fait au mois de juin 1755. C'est alors, qu'avec la plus hypocrite habilité, on élabora à Halifax un plan sûr pour surprendre les pauvres Acadiens. Lawrence chargea Morris, un juge d'Halifax d'ourdir la conspiration. Le dénouement approchait. Murray et Winslow étaient chargés d'exécuter les ordres de Lawrence et de son conseil. L'on commença d'abord par se saisir des missionnaires: les pasteurs une fois ravis, l'on pouvait plus facilement égorger les brebis.

Le trente août Murray, qui était à Pigiquit, vint à Grand Pré pour conclure avec Winslow les derniers préparatifs. Les deux tigres pouvaient voir avec une joie féroce que les malheureux Acadiens ne se doutaient encore nullement de ce qui les attendait.

Le deux septembre Winslow ordonnait à tous les Acadiens du district de se réunir le lendemain à trois heures dans l'église de Grand Pré afin de prendre connaissance des nouveaux ordres du Roi. Murray donna la même ordonnance aux habitants de Pigiquit. Le lendemain, trois septembre, les Acadiens s'en venaient tranquil-

lement à Grand Pré loin de soupçonner qu'ils marchaient à leur perte.

Quand ils furent tous entrés dans l'église, Winslow, après avoir fait cerner l'édifice par les soldats, lut au peuple ce qu'on avait décidé sur son sort dans le secret du conseil d'Halifax. Il leur annonça qu'ils allaient tout simplement être " transportés hors de cette province ". Ils ne devaient emporter avec eux rien qui eut pu " surcharger les navires qui devaient les recevoir ". Puis avec une ironie d'une cruauté insultante il leur dit. " J'espère que dans quelque partie du monde où le sort va vous jeter, vous serez des sujets fidèles et un peuple heureux et paisible. "

La plume la mieux exercée ne saurait peindre dans toute son horreur la consternation des Acadiens en écoutant cette sentence de mort. Notons cependant en passant que l'Angleterre n'était pour rien dans ces ordres. Tout l'odieux de ce crime retombe sur Lawrence et ses supports. Dans cette fameuse embuscade, Winslow saisit 418 Acadiens à Grand Pré et Murray, 183 à Pigiquit.

C'est alors que commença une chasse à l'homme vraiment diabolique. Des patrouilles furent chargées de parcourir toute l'Acadie et de faire prisonnier tout ce qu'il y avait de français. Bientôt l'église de Grand Pré regorgea de prisonniers. Enfin le 10 septembre eut

lieu l'affreuse scène des premiers embarquements. L'on commença par faire monter sur les navires 260 jeunes gens. Ces pauvres infortunés refusèrent de marcher sans leurs pères, mais Winslow ordonna aux soldats de s'avancer sur eux baillonnette en avant. Pendant tout le trajet d'un mille et demi ces malheureuses victimes de la tyrannie de Lawrence furent accompagnées par leurs pères, leurs mères, leurs fiancées, leurs frères et leurs sœurs, qui pleuraient en leur disant adieu et s'efforçaient de pénétrer jusqu'à eux pour les embrasser une dernière fois.

Ce fut au milieu des mêmes scènes déchirantes de désespoir que s'embarquèrent les hommes mariés, puis les femmes. Ainsi fut effectuée cette épouvantable dislocation des familles acadiennes qu'on ne saura jamais trop flétrir!

Mais ce fut le 8 octobre suivant qu'eurent lieu les embarquements les plus considérables. . Aussi quand les Acadiens parlent du grand dérangement c'est surtout cette journée du 8 octobre qu'ils ont en vue.

Sur tout le littoral de la Baie de Fundy, la chasse aux Acadiens s'était faite avec une atroce activité. Dans les environs de Beauséjour, Monkton en avait capturé au delà d'un mille; Murray, onze cents à Pigiquit; Winslow deux mille cinq cent dix dans le bassin des Mines; enfin Handfield, seize cent soixante-

quatre dans la baie de Port-Royal. Les déportations, d'après les statistiques les plus autorisées s'élevèrent au chiffre de dix mille. Environ huit cents réussirent à se sauver dans les bois et se réfugièrent ensuite à Miramichy où ils vécurent dans la plus grande misère.

Les bandits anglo-américains s'installèrent alors sur les plus belles fermes et comme pour faire disparaître tout vestige des déportés, ils incendièrent tout ce dont ils ne pouvaient se servir immédiatement.

Ce que ces infâmes spoliateurs avaient fait en Acadie, ils le répétèrent dans l'Ile Royale et dans l'Ile Saint-Jean. Trois ans après en effet ils décrétèrent une seconde déportation en masse dans ces deux îles. Six mille proscrits furent fournis par l'île Saint-Jean seulement, en sorte qu'à la fin de 1758 il restait à peine trois cents acadiens dans ces contrées.

L'iniquité était consommée. Les Acadiens, ces " French Neutrals " si détestés étaient enfin chassés du pays: le rêve de Lawrence était accompli.

II

La Providence heureusement allait bientôt tromper les perfides Anglais et leur montrer qu'Elle seule est maîtresse de la destinée des peuples comme des individus.

Tranquillement installés aux foyers déserts des Acadiens, moissonnant les riches plaines d'Annapolis, de Grand Pré, de Memramcook acquises par le meurtre et la proscription, les vainqueurs croient bien que c'en est fini avec ces papistes de Français cette poignée de paysans sans défense, mais ils ont compté sans la main de Dieu qui peut ranimer même les os blanchis sur les sables brûlants du désert. Un jour les voleurs entendent des accents qui les font tressaillir. Ce chant triste comme une plainte se rapproche, monte, monte toujours... ils reconnaissent le chant des exilés. Oui c'est bien elle, c'est la voix des Acadiens que les échos des rivages apportent aux oreilles des Anglais, c'est le retour de la nationalité honteusement spoliée. Ils reviennent si nombreux qu'en 1763, les Anglais sont obligés de les laisser s'établir dans le Township de Clare, comté de Digby. C'est le commencement de la longue résurrection acadienne.

Sous la laborieuse initiative de ce peuple intelligent, sobre et industrieux, cette région devint bientôt très prospère. Peu à peu d'autres groupes acadiens revenaient de leur exil pour rejoindre ceux de leurs compatriotes qui avaient déjà repris possession d'une parcelle de la patrie, et ceux aussi qui, forcés de se réfugier au sein des forêts, étaient parvenus à s'y créer, sans quitter le sol natal, des établissements bien

pauvres d'abord, mais qui se développaient, chaque jour, d'une manière surprenante. A Tracadie, à Pomquet, et aux environs de Memramcook [illegible] il y en avait un certain nombre qui vivaient ainsi retirés.

En 1764, un recensement porte la population de la Nouvelle-Ecosse à treize mille âmes. Les Acadiens devaient être au nombre de trois mille environ, tant dans la presqu'île que dans l'Ile Saint-Jean et L'Ile Royale. En 1800, ils [illegible] dix mille dans la Nouvelle-Ecosse [illegible]. Vingt-cinq ans plus tard, il y avait des groupes d'Acadiens dans les comtés de Cumberland, de Hants, de Digby, de Shelburne et d'Halifax. Leur nombre avait atteint le chiffre respectable de vingt mille. En 1855, centenaire de leur dispersion, ils étaient soixante mille pour pleurer sur leur passé et pour chanter leur foi dans l'avenir. Ils commençaient à prendre conscience de leur force et leurs ennemis tremblaient, car bientôt, il leur faudrait faire face [illegible] danger d'être submergés par l'élément fran-[illegible]

On avait cru les faire mourir et on les voyait maintenant plus forts que jamais! Debouts devant leurs persécuteurs, ils étaient la preuve vivante, trop vivante à leur gré, qu'une nation ne meurt pas quand elle veut vivre, et surtout quand elle reste attachée par une inviolable fidélité et un immense amour à Celui qui fait

vivre les peuples tout comme Il peut les laisser mourir...

Cent trente-neuf mille en 1901, ils sont d'après les calculs les plus récents au nombre de (169,000) cent soixante-neuf mille dans les trois provinces maritimes.

Si maintenant nous ajoutons ceux qui sont dispersés aux Etats-Unis et dans la partie orientale de la province de Québec, (au delà de soixante-quinze mille), nous arrivons à un chiffre approximatif de deux cent cinquante mille Acadiens!

Voilà ce qu'on a appelé le miracle acadien. D'aucuns n'y voient pas de miracle, mais cependant, quand nous voyons une nation qui n'avait aux yeux des Anglais que les deux défauts d'être française et catholique; quand nous voyons cette nation de dix mille âmes à peine, spoliée, lancée sur les vagues de l'océan, puis même dans les lieux où le sort avait fait échouer ses navires, persécutée d'une manière atroce et continue; quand nous voyons les quelques survivants de ce désastre sans nom, revenir au pays natal n'ayant d'autres armes que leurs droits indignement foulés aux pieds, et leurs larmes versées sur leur ancienne gloire; quand nous voyons ces rejetons d'une noble race reprendre racine dans les lieux mêmes qui furent témoins de leurs malheurs, et ensuite se centupler cinq fois dans l'espace d'un siècle et demi,

nous n'hésitons pas à croire à l'existence du miracle et nous osons dire Digitus Dei est hic!

Ce qui a fait la force de cette nation héroïque et fidèle jusqu'au martyre, ce fut son inviolable attachement à ses traditions religieuses et françaises.

L'extrême dénuement dans lequel la rapacité des Anglo-Américains avait jeté les Acadiens, les a forcés à n'être longtemps que les serviteurs de leurs spoliateurs; mais heureusement, aujourd'hui, plusieurs membres de cette illustre famille acadienne ont une belle position de fortune, et si la richesse n'est pas le fait général, du moins ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

Le manque d'instruction a été aussi pendant longtemps un obstacle à leur avancement, mais maintenant, trois collèges classiques fréquentés par 712 élèves et un séminaire donnent l'instruction supérieure à ceux d'entre eux qui conduiront plus tard leurs compatriotes à la victoire finale. Dix-sept couvents donnent l'instruction secondaire aux jeunes filles tandis que trois donnent l'enseignement supérieur. Le peuple n'est pas ignorant car l'instruction primaire chez les Acadiens est très répandue, malgré qu'ils soient obligés de subir les lois injustes du gouvernement.

A l'heure actuelle, les Acadiens ont des leurs

dans toutes les professions libérales et les fonctions publiques : deux sénateurs, un juge, quinze députés provinciaux, et trois les représentent au Parlement Fédéral. Ils ont actuellement trois journaux pour les diriger et les soutenir dans la lutte qui les dégagera au plus tôt de l'étreinte anglo-saxonne. Ce sont le " Moniteur Acadien ", (Shédiac), " L'Evangéline " (Monkton), et " L'Impartial " de Tignish.

En Acadie comme au Canada, ce furent encore des prêtres qui se dévouèrent pour fonder ces collèges d'où sont sortis ces vaillants défenseurs de leur race. A la tête de ces hommes illustres, il convient de nommer le R. P. Lefebvre qui fonda en 1864 le collège classique et commercial de Memramcook.

Quant à l'avenir des Acadiens, s'il nous est difficile de le prédire au juste, nous pouvons être assurés si nous considérons la prodigieuse vitalité de leurs familles, que les Acadiens n'en ont plus pour longtemps à être la minorité. Si l'avenir est brillant d'espérances radieuses pour cette nation catholique et française, c'est parce qu'elle a souffert pendant longtemps et cela toujours avec la même foi et le même courage poussés jusqu'au sublime.

Chaque année, le 15 août, jour de l'Assomption que les Acadiens ont choisi pour fête nationale, ils se consolent, prennent conscience de leur force et unissent dans un seul but tous

leurs efforts communs. La Sainte Vierge protège ce peuple qui l'a tant aimée et qui l'aime encore puisqu'il a choisi comme chant national l'Ave Maris Stella.

L'Acadien s'est uni au Canadien, et la main dans la main, ils marchent maintenant contre l'ennemi commun, l'orangiste persécuteur de leur langue. Nous, Canadiens-Français, nous sommes fiers de voir un Acadien diriger les Ontariens dans la revendication de leurs droits; il est digne de commander à des persécutés car il a été persécuté lui-même!

De l'union et du courage, et nos ennemis reculeront!

Oui, après avoir si péniblement monté chacune leurs calvaires, la nation acadienne et la nation canadienne encouragées par les victoires du passé, peuvent, quels que soient les combats qu'il faille livrer, envisager l'avenir avec confiance.

Donat DEMERS.

Rhétorique, mai 1916.





DISSERTATION LITTERAIRE

Le tombeau d'une mère.—" Lamartine "

> L'art ne fait que
> des vers, le cœur
> seul est poète.

La pensée si profondément vraie d'André Chénier vient tout naturellement à l'esprit, quand on lit le " Tombeau d'une mère ". Jamais peut-être la lyre harmonieuse du grand Lamartine n'a vibré au souffle d'une émotion plus sainte, plus forte et plus tendre. On croit sentir dans ce morceau le frisson de son cœur aimant où la flamme ardente de l'affection filiale a toujours brillé d'un éclat très vif. La poésie, ce divin langage de l'âme, a soufflé à l'auteur des Harmonies ses accords les plus discrets et les plus délicats pour la chanter. cette tendresse délicieuse de l'enfant envers celle dont il a tout reçu.

Là dort, dans son espoir, celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux, à l'heure où tout expire;
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses.

***

A l'époque où Lamartine composa ces strophes, il commençait à ressentir les atteintes de l'indifférence religieuse. La marée montante du scepticisme de son siècle venait livrer un assaut terrible à sa foi; ses convictions n'en étaient pas ébranlés; mais dans l'intime de son être naissait un besoin de demander secours à quelqu'un, de se rattacher à quelque chose pour ne pas faiblir. Le petit enfant appelle sa mère, dans le danger; le regard du poète,

errant comme l'œil d'un pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout-à-coup, fixé sur un tombeau.

Le souvenir très doux de celle qui eut

Tant d'aspirations vers son Dieu répétées
Tant de fois dans la mort

devait lui redonner la vaillance et fortifier sa croyance. Lamartine le sentit, et

il l'évoqua, religieusement avec une sorte de ferveur, dans le "Tombeau d'une mère", comme on demande protection et courage à un puissant.

Son cœur fut ensoleillé de la certitude heureuse que possèdent les âmes simples et pures.

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau ?

Souffrant de voir tant de malheureux sombrer dans l'abîme du doute, le poète voulut leur enseigner un préservatif excellent. Il leur suggéra de songer parfois à leur mère disparue, si croyante et si chrétienne. Son génie lui inspira ces vers pour traduire les consolantes pensées que fit germer en lui la mémoire attendrie de celle qu'il affectionnait tant.

Cette noble femme était bien digne d'un tel fils. Elle possédait une âme éprise .

D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté.

Son cœur était un trésor de charité chrétienne, de vaillante résignation dans les épreuves, d'amour pour sa famille. Toutes ces qualités, la vénération filiale de l'auteur en a formé des gerbes.

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée;
Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs!

Ces vers nous font comprendre pourquoi le poète aima si tendrement celle qui avait dirigé les aspirations de son âme d'enfant vers le bien, le vrai le beau.

***

Si le " Tombeau d'une mère " est un chef-d'œuvre de sentiments, il est un bijou artistique. Admirons la clarté, la simplicité d'exposition du morceau. Les vers sont empreints d'une candeur et d'une sincérité qui émeuvent. Le poète nous prouve qu'il est un maître de la langue par le choix judicieux des mots.

Là dort dans son espoir...

Que de figures expressives dans ces vers!

Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses.

Rien de plus neuf et de plus gracieux que ces métaphores.

Le rythme poétique n'a pas de secret pour Lamartine. Le poète en connait les merveilleuses ressources.

Veut-il faire ressortir les qualités maternelles, il les détache les unes des autres, afin de leur donner plus de valeur :

D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté.

Pour pénétrer les lecteurs de la grande leçon de sa pièce, il la termine ainsi :

Qui peut douter sur son tombeau ?

Cette interrogation peint le procédé du poète.

L'exclamation lui sert aussi à donner plus d'importance aux choses :

Dont la couronne était ailleurs!

Lamartine a l'art de parsemer ses vers de mots évocateurs d'idées. L'"abîme qui flotte" fait surgir dans notre imagination le tableau d'une mer immense. " Tant de fois " décrit la confiance aveugle de sa mère en une éternelle vie après la mort. Pour marquer encore la certitude de la divine récompense, qui soutenait la volonté de Madame de Lamartine, le poète écrit : " Tant de vertus jetées en gage à l'im-

mortalité," c'est-à-dire comme garantie, comme créance de son droit à une éternité de bonheur. "Couronne" signifie à la fois l'achèvement d'une vie de renoncements et de sacrifices et le prix royal qu'elle a véritablement acquis. C'est avec intention que Lamartine a dit: "La vie est dure." Les amertumes, les souffrances et les douleurs poignantes de cette vallée de larmes sont comme condensées dans ce mot, anagramme de "rude". La construction du vers elle-même accroît cette impression. Les syllabes se prononcent difficilement:

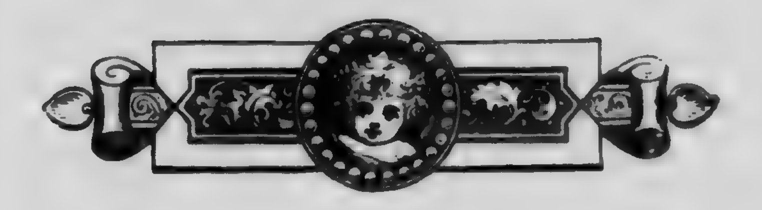
En vain la vie est dure et la mort est amère,

Ce qui rend ces vers dignes d'admiration, c'est surtout qu'on y perçoit la palpitation d'un noble cœur. Comme on l'a dit:

Une grande âme est plus qu'un grand génie.

Maurice BERNIER.
Belles-Lettres.

Belles-Lettres, mars 1916.



LE VIEUX MOULIN A FARINE



Le vieux moulin à farine est là, non loin du village, derrière ces grands saules et ces érables. C'est une maisonnette vermoulue à toit pointu, et à lucarnes, à laquelle on avait ajouté un petit hangar, et une tour surmontée d'une girouette. Tout menace maintenant de crouler; car le moulin est abandonné depuis longtemps. Les murs sont devenus grisâtres, ternes; les chassis sans vitre, d'un rouge défraîchi, ressemblent à des meurtrières béantes, et le toit défoncé est vert moussu. L'eau claire du ruisseau qui passe tout près, ne coule plus dans la dalle de bois d'où elle tombait jadis en cascades joyeuses sur les palettes de la grande roue qu'on voit encore. L'écluse qui barrait le ruisseau est à moitié détruite, la roue elle-même ne tourne plus, et ses palettes sont presque toutes rompues. Des lierres grimpent le long de la

tour en ruine, et des rosiers sauvages entourent le moulin désert d'un rampart fleuri. Pas le moindre bruit, un silence profond partout, troublé seulement par le gazouillis du ruisseau, un chant d'oiseau parfois, et des battements d'ailes dans la ramure. Le moulin est sans vie, le moulin est mort. Pourtant il m'a paru si joli, si mélancoliquemnt poétique, le vieux moulin à farine, que je suis venu rêver souvent dans ce coin solitaire et charmant. C'est là que j'ai appris l'histoire de ses ruines.

Autrefois au bon vieux temps, nos braves "habitants" récoltaient beaucoup de blé. Après la moisson, on faisait une " corvée " dans la concession pour battre au fléau; et c'était plaisir de voir les robustes "gars" frapper à coups redoublés, les épis lourds chargés de grains dorés. Puis les cultivateurs empochaient le froment dans des sacs bruns, attelaient la "grise" à une charrette sans ridelle, et " hue " donc! partaient pour le moulin.

Sa pipe de plâtre entre les dents, le meunier tout enfariné, les recevait gaiement. Son grand tablier blanc et sa casquette de pâtissier lui donnaient un drôle de petit air, au père Thomas. Nos gens s'en moquaient un "brin " pour le faire "étriver", mais on l'estimait beaucoup dans la paroisse. Le moulin était alors dans toute sa splendeur, on lui apportait des tas de blé à moudre; sa roue tournait sans cesse, et

actionnait les lourdes pierres qui broyaient le froment en fine poussière blanche... La tour retentissait de la voix sonore du bonhomme Beaudoin, son patron; on sentait toujours en y



entrant comme un vague parfum de moisson fauchée, et c'était des années d'or pour le moulin.

Aux beaux jours d'été, on le blanchissait à la chaux, et cela lui donnait un air propre et ave-

nant. Parfois, Monsieur le Curé, avec sa grande soutane noire, venait le visiter; alors le vieux moulin était très fier, car il savait que le prêtre venait chercher son plus pur froment pour en faire une blanche hostie où le Bon Dieu descendrait.

Chaque jour un père de famille venait demander sa " moulée ", pour cuire ensuite chez lui le bon vieux pain de ménage du temps passé, après avoir été payer sa dîme au presbytère. Des nichées d'hirondelles, et de mésanges babillardes logeaient sous son toit. Enfin le moulin faisait le bien à sa façon, en fournissant souvent de la farine aux pauvres et en donnant asile aux " quêteux ".

Mais hélas! la jeunesse canadienne a pris le goût funeste d'aller s'étioler dans les manufactures malsaines des villes! ou délaisse la campagne, et on dirait que nos cultivateurs ne sèment plus de blé. Le luxe s'est infiltré chez nos " habitants ", et on abandonne la terre. On a inventé des machines pour moudre le blé qui écorchent les oreilles du bruit strident de leur moteur, et qui empestent le pétrole.

Des boulangers sont venus dans nos campagnes. et nous font manger du pain fait avec de la farine frelatée souvent; on a perdu l'habitude de cuire soi même son pain. La concurrence féroce des moulins à vapeur a tué la prospérité des moulins à vent et des moulins à eau.

Et c'est de tout cela que le vieux moulin à farine est mort. Personne n'a remplacé son dernier maître le père Thomas, et voilà pourquoi il s'en va à la ruine, le vieux moulin à farine canadien, si pittoresque, et si joli. On le considère maintenant presque comme un souvenir gracieux du temps de jadis. C'est une relique. Seuls les poètes aiment à venir le contempler dans les chauds après-midi de juillet, lorsque le gai soleil du Bon Dieu vient se jouer sur sa vieille tour, et ses murs tapissés de verdure...

Maurice BERNIER.

Belles-Lettres, novembre 1915.




vieux Pin



" LE VIEUX PIN "

On ne le verra plus le vieux pin solitaire;
Comme un géant vaincu tombé dans le combat,
Il est là sans parure étendu sur la terre;
Il pleure sa vigueur qui trop tôt le quitta.

Depuis longtemps déjà, ses longs rameaux sans vie,
Comme des bras de mort, dans les cieux s'élevaient;
Il demeurait rêveur, plein de mélancolie,
Quand du printemps joyeux les beaux jours revenaient.

Alors qu'autour de lui, tout n'était que verdure,
Tout se couvrait de fruit, de grâce et de beauté,
Insensible au réveil de la belle nature,
Il gardait son aspect de morne austérité.

***

Combien d'écoliers, ignorant la souffrance,
Alertes et joyeux, il avait vu jouer;
Et combien sont venus, enivrés d'espérance,
Sous ses rameaux épais comme l'oiseau chanter!

Près de son pied moussu, combien de jeunes âmes,
Au début de la vie, ont rêvé d'avenir
Pendant que l'horizon se colorait de flammes,
Que la brise chantait comme dans un soupir!

A l'âge où tout est rose, où des peines secrètes
L'on n'a pas éprouvé la cuisante douleur,
Ecoutant la chanson de ses vertes aigrettes,
Combien d'adolescents ont goûté le bonheur!

***

Dans le calme des soirs, quand de la nuit prochaine
Descendant sur le sol comme avec un frisson,
Le souffle murmurant, la fugitive haleine
Courbait les épis d'or de la belle moisson;

A l'heure du repos, quand, sur les blanches roses,
L'insecte vagabond se blottait pour la nuit,
Nous allions écouter la romance des choses
A l'ombre de ce pin où n'allait pas le bruit.

Alors il nous parlait; sa voix était dolente;
Ainsi murmure une onde à l'heure où tout se tait;
Comme celle d'un père, elle se faisait lente
Afin de mieux graver ce qu'elle nous disait:

''Enfants, souvenez-vous: la jeunesse rêveuse
''Ne dure pas toujours; il vous faudra vieillir;
''Autrefois, dans ma cime, une brise rieuse
''Chantait timidement; ce temps a dû finir.

"Enfants, souvenez vous: en des heures mauvaises,
"Il est plus d'un combat où vous devez lutter;
"Hélas! combien de fois, dans mes branches épaisses,
"A soufflé l'Aquilon voulant me terrasser.

"Enfants, souvenez-vous: le sort est bien sévère;
"Nombreux sont les chagrins qu'il vous faudra subir;
"Voyez mon aspect morne; il montre la misère
"Qui dans mon long passé souvent vint m'assaillir."

***

De ce qu'il vit jadis, il gardait la mémoire
Car il n'oubliait pas les ans qu'il a vécus;
Or, dans un rêve étrange, il m'apprit son histoire,
Et je veux vous la dire aujourd'hui qu'il n'est plus.

Le jour agonisait dans une paix profonde;
A l'occident lointain s'enflammait l'horizon
Pendant que soupirait la brise vagabonde,
Que l'ombre envahissante errait sur le gazon.

Dans cette heure de paix, cherchant la solitude,
J'étais allé m'asseoir sous ses rameaux vieillis;
Il s'empara de moi par sa morne attitude
Et, songeant au passé, doucement je lui dis:

"O pin! toi qui chantais comme une douce lyre,
"Quand dans ta haute cime errait le vent du soir;
"Toi qui charmais jadis par ton parfum de myrrhe,
"Dis moi ce que tu sais, ce que Dieu te fit voir?

"Reviens à ton passé pour mon âme inquiète,
"Alors qu'autour de moi, tout me porte à rêver;
"Dis moi ta belle histoire, à cette heure discrète
"Où l'ange de la nuit peut seul nous écouter."

Et j'entendis alors une voix de mystère,
Comme le son d'un cor pleurant dans le lointain;
C'était la faible voix de l'arbre séculaire
Qui me parlait ainsi dans ce calme divin:

***

"J'ai vu dans mon printemps, sur ce fier promontoire,
"Une antique forêt dont les accents confus
"Redisaient ..otement des souvenirs de gloire,
"Quand le vent soupirait dans ses dômes touffus.

"C'était une forêt mystérieuse et sombre;
"Une forêt sauvage, et pleine de bruits sourds.
"Elle avait des secrets qu'elle cachait dans l'ombre,
"Et nulle n'avait fouillé ses ténébreux détours.

"Au centre, il me souvient, penché sur la falaise,
"S'élevait un grand pin, le roi de ces titans;
"Il parlait du passé, et murmurait sans cesse
"Comme une immense harpe au souffle des autans.

"De tes nobles aïeux, il racontait les luttes;
"Nous écoutions muets les accords de ses chants,
"Croyant apercevoir, aux portes de leurs huttes.
"Ces terribles guerriers, plus forts que des géants.

"J'étais, nous disait-il, quand les fils de la France,
"Après cent ans d'exploits, de gloire et de valeur,
"Perdirent ce pays, trompés par l'espérance
"En un monarque indigne, en un roi sans honneur.

"Il avait vu de loin se battre avec furie,
"De Montcalm blessé, les sanglants bataillons;
"Les derniers défenseurs de ta jeune patrie
"Lutter jusqu'à la mort dans ses mornes vallons;

"Quand on eut plus d'espoir, quand tout fut inutile,
"Le drapeau d'Albion flotter avec orgueil
"Sur les faibles remparts de l'héroïque ville
"Qui venait de céder et d'entrer dans le deuil;

"Le vaillant de Lévis venir avec ses braves
"Placer sur ces hauteurs ses nobles et vieux canons,
"Et, pendant quatre jours, arroser de leurs laves
"Les anglais dans Québec, disant: "Nous les tenons;"

"Il avait vu partir comme un astre qui sombre,
"La flottille emportant ces sublimes héros;
"Il avait entendu monter alors dans l'ombre,
"De ceux qui demeuraient les douloureux sanglots.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

"A la grande forêt succédait la campagne,
"A ces arbres touffus l'ondulante moisson
"Et l'odorante fleur qui toujours accompagne
"Le foin qui naît à peine, et l'herbe du gazon.

"Et les voix qui chantaient confuses et voilées,
"Qui parlaient de combat, de gloire et de valeur;
"Ces voix qui rappelaient des choses envolées
"Ne venaient plus le soir faire vibrer le cœur.

"Un chant suave et doux s'envolait des chaumières
"A l'endroit où jadis murmuraient les grands pins;
"C'était, on me l'a dit, celui des jeunes mères
"Berçant avec amour de jolis chérubins.

"A l'ombre du foyer s'égayait sur la mousse
"Tout un essaim joyeux de petits anges blonds,
"Et j'écoutais leur voix, et je la trouvais douce;
"J'aimais les regarder jouer près des maisons.

"Le hardi défricheur, dès l'aube matinale,
"Se penchait sur le sol qui donne le blé mûr;
"Il cultivait la terre encore virginale,
"Alors que tout chantait sous la voûte d'azur.

"Pendant qu'il labourait le cœur plein d'espérance,
"Le fier navigateur bravait les flots mouvants,
"Se rappelant encor que sur la mer immense
"Son père avait vogué au pays des Normands.

"Et l'on voyait le soir tout le long de la plage
"Des marins de Lévis les superbes voiliers
"Emerger de la brume errant sur le rivage,
"Et dresser leurs grands mâts vers les cieux étoilés.

***

"Fidèle successeur de ces missionnaires
"Qui vinrent au pays envoyés par le ciel,
"Et la nuit et le jour, veillait sur ces chaumières,
"Un pasteur au cœur d'or qui s'appelait Déziel.

"Pendant plus de trente ans, pareil à ces grands chênes
"Qui, sur le frêle arbuste, étendent leurs rameaux,
"Pareil à ces géants de nos forêts prochaines
"Qui donnent le refuge aux tout petits oiseaux,

"Il fut leur protecteur, il calma leurs alarmes,
"Les guida sur la route où trébuchaient leurs pas,
"Il consola leur cœur, il essuya leurs larmes,
"Leur montra la patrie où l'on ne souffre pas.

"Cet amant du devoir dont l'Eglise était fière
"Fut de cette maison le zélé fondateur,
"Et ton Alma-Mater, ce foyer de lumière,
"Est le suprême fruit de son constant labeur.

"Je l'ai vu naître un jour, comme une faible étoile
"Répandant dans la nuit sa craintive clarté;
"Comme un astre tremblant, enveloppé d'un voile
"Qui dérobe à nos yeux sa réelle beauté.

"Je l'ai vue au matin, comme on voit dans la brume
"Une barque lointaine approcher lentement;
"Comme on voit sur la mer qui se couvre d'écume
"Le bateau du pêcheur lutter contre le vent.

"Je l'ai vu s'avancer, au sein de la tempête,
"Ainsi qu'un frêle esquif sur le noir océan;
"Je l'ai vu résister, puis relever la tête,
"Quand, vaincu dans la lutte avait fui l'ouragan.

"Je l'ai vu devenir ce rocher immobile
"Où vinrent se briser les vagues du malheur;
"Je l'ai vu devenir l'orgueil de cette ville:
"Elle en est aujourd'hui et la gloire et l'honneur.

"J'ai vu la diriger tous ces hommes sublimes:
"Déziel, Sauvageau, Carrier, Lachance, Fortier;
"Ces nobles et grands cœurs épris des hautes cimes
"Où tendent les Lecours, Les Marcoux, les Carrier.

"J'ai vu de ces héros les nobles sacrifices,
"Les pénibles labeurs et les saints dévouements;
"J'ai connu leurs soutiens et les mains bienfaitrices
"Dont l'aumône a bâti ces murs resplendissants.

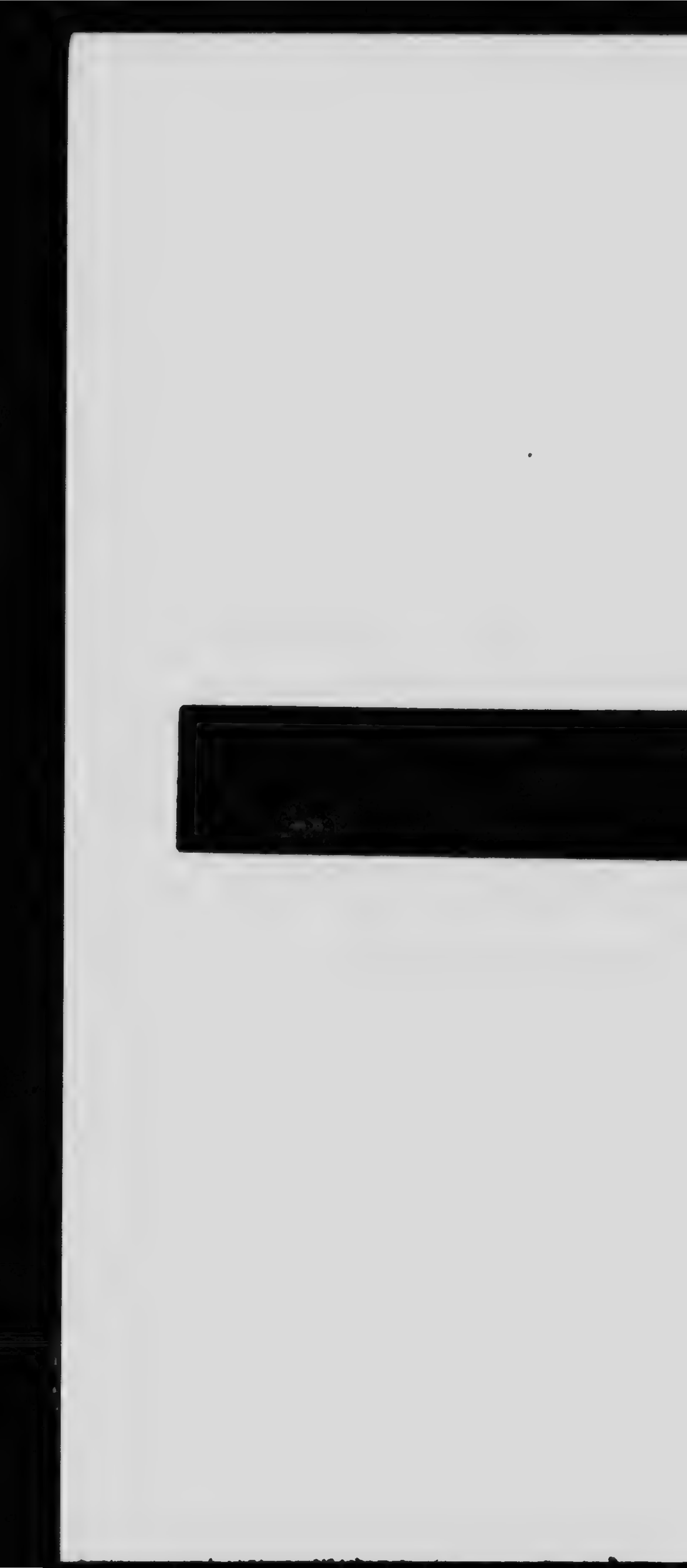
"J'ai vu pendant longtemps une belle jeunesse
"Apprenant à servir le pays et l'autel;
"Et j'ai vu ses ébats et sa folle allégresse
"A cet âge où l'on croit le bonheur éternel.

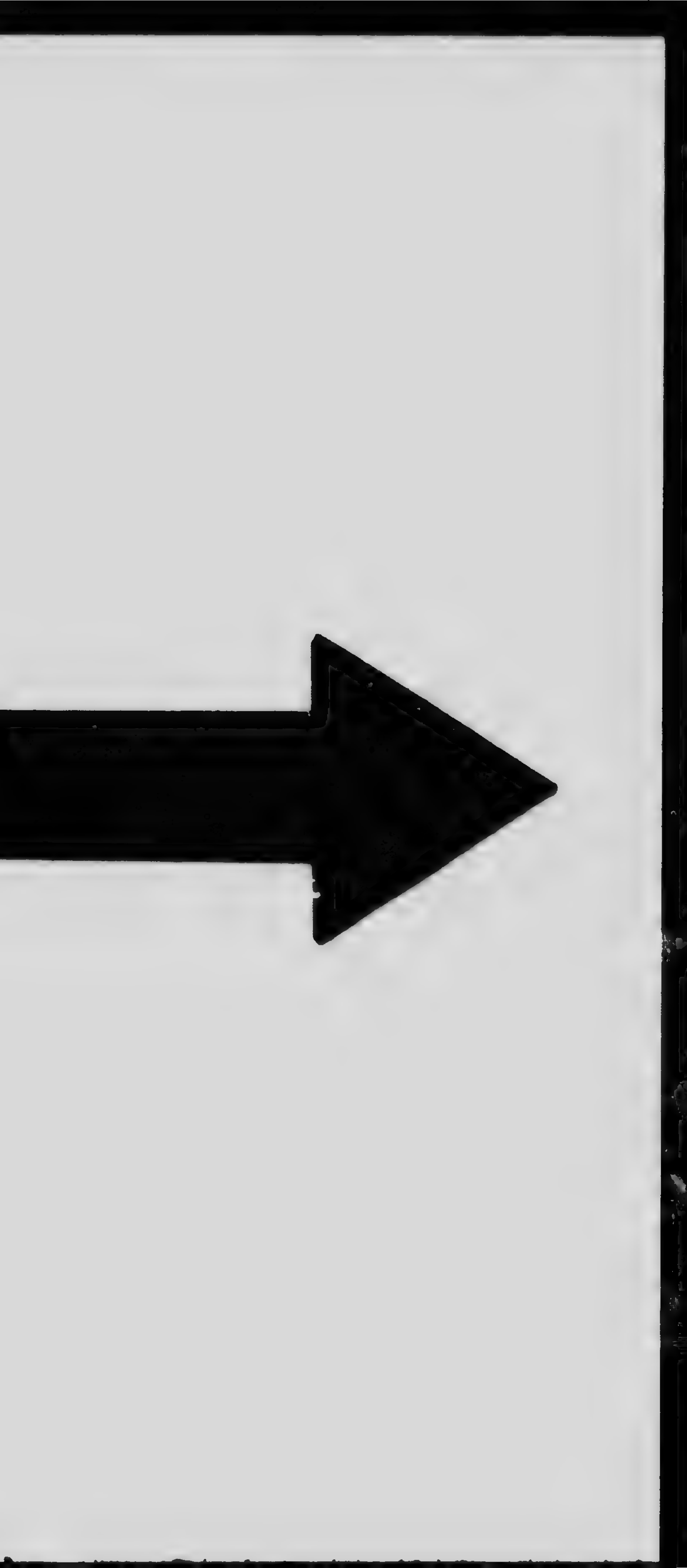
"O toi mon jeune ami qui m'aime et me visite,
"De ton Alma-Mater, garde le souvenir.
"Comme tout ici-bas, tôt ou tard on l'a quitte,
"Mais souvent dans la vie, on aime y revenir."

Marie-Louis BEAULIEU.

Belles-Lettres, novembre 1916.

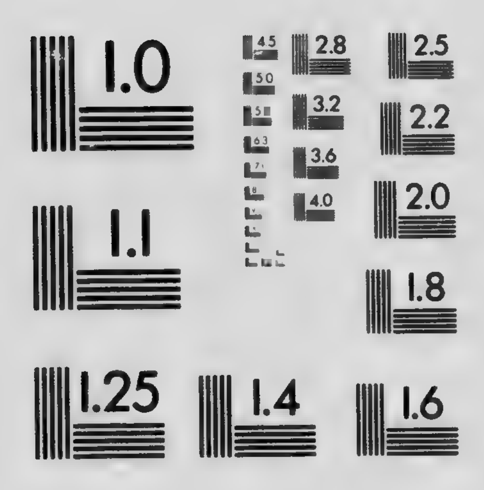






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







LA VEILLEE D'HIVER A LA CAMPAGNE

Qui ne connaît la veillée d'hiver à la campagne, soit pour en avoir été témoin, soit pour avoir lu les chrmantes pages écrites sur les coutumes canadiennes?

En effet, personne n'ignore le caractère particulier qu'elle a, la poésie qu'elle renferme, les vertus calmes qu'elle conserve chez notre peuple, le reste du bon vieux temps de jadis qu'elle perpétue dans les chaumières où nous sentons encore palpiter l'âme de nos aieux. Et cependant, j'ai voulu dire quelque chose sur cette belle scène des mœurs canadiennes.

Non loin de chez nous, habite avec sa nombreuse famille un brave cultivateur que nous appelons le père Thomas. Tout le monde le connait et l'aime, car il est si secourable, et puis il faut ajouter qu'il a ouvert la paroisse, et s'est toujours montré le protecteur de ceux qui venaient s'y établir. Je le fais souvent causer du passé, de sa vie, et c'est grâce à lui si je connais la veillée d'hiver.

Elle commence après le repas du soir, alors que la ménagère a fini de ranger la vaisselle dans la grande armoire, et de tout mettre en ordre dans la pièce principale de l'habitation. Cette pièce, celle où l'on se tient tout le jour, et où a lieu la veillée, est bien simple. Le plancher est couvert de "catalognes"; les murs sont légèrement peints: des rideaux, comme savent les faire nos mères, ornent les fenêtres; la grande croix noire de tempérance apparaît à la place d'honneur; des calendriers de maisons d'instruments aratoires sont appendus aux cloisons.

Le mobilier est encore celui de l'ancien temps: un poêle à deux ponts aux flancs incrustés d'arabesques qui représentent quelque dragon terrible, quelque géant fantastique; une table faite de bel érable — elle est grande cette table, et il le faut, car tous les ans, un nouveau convive vient s'y asseoir — ; un ber — il était bleu quand on eut pour la première fois recours à ses bons offiees, mais il a tant servi depuis, qu'il n'a plus de couleur — ; des chaises foncées en lanières de peau de cheval ou en paille; une berçante près du poêle pour l'aïeule; une grande huche qui sert à faire le pain et à conserver le manger; un coffre où l'on remise les vêtements de la dernière saison.

En attendant les "veilleux", le père échange ses impressions avee sa femme qui tricote près de la table. Au dehors, l'ombre de la maison

s'allonge sur la neige; une légère colonne de fumée monte de la cheminée dont la pierre noircie atteste la vieillesse; la lumière aux fenêtres, aperçue de loin a l'air d'inviter les voisins qui s'avancent sur la grande route.

Vers les sept heures, ils arrivent tout enneigés, emmenant avec eux femme et enfants. Les maîtres du logis les reçoivent d'un geste accueillant. "Entrez. . .Entrez . . .Bon. . .Vous êtes chez vous. . . On ne croyait pas que tu vien-



drais. . . Et vous avez emmené Albert. . . Et Jeanne aussi. . . Quel froid. . . Ça pince. Non jamais, l'hiver est dur cette année, je n'en ai jamais vu de semblable. "

Ce dialogue commence chaque fois que la porte s'ouvre pour laisser entrer de nouveaux "veilleux ". Ils secouent la neige de leurs pieds

et passent se " dégréer " dans la chambre où l'on ne va qu'aux jours de fête, puis ils s'approchent du poêle qui répand en murmurant sa chaleur bienfaisante ; les plus frileux ouvrent le fourneau, et s'y enfoncent les mains ; tous allument à la ronde car la pipe, comme ils le disent, leur donne de la " jasette " ; et c'est alors que commence la veillée, la vraie veillée canadienne de la campagne, pendant laquelle ces braves gens se récréent comme le faisaient leurs pères.

Les uns s'installent dès le début autour de la table pour faire la partie de cartes. L'on joue à la relève, et il faut voir l'ambition que vous ont ces bonnes gens. Vous n'êtes pas sans savoir que certains se font une réputation de " joueurs pas battables " ; aussi leur compagnie est-elle recherchée, et l'honneur qu'il y a à les faire perdre est d'autant plus grand qu'ils ont l'air de prendre au sérieux leur habilité.

D'autres entourent un bon " conteux d'histoires " qui leur dit des aventures de chasseurs "écartés " dans les grands bois, luttant contre des ours qu'ils ont éveillés de leur sommeil hivernal ; des récits terrifiants d'apparitions nocturnes de " revenants " en quête de prières, de blasphémateurs poursuivis par le diable, de maisons hantées.

Les plus âgés, causent en avant du poêle, des dernières récoltes, des incidents de la saison, des travaux journaliers : " Tu sais, le morceau de

terre neuve que j'ai fait en deçà du cap, celui qui était si mouilleux, et qu'on a tant eu de misère à herser, j'ai eu du blé à pleines clôtures dedans, et du pas vilain. Moi, je n'ai pas été chanceux dans mon petit " désert " de l'autre côté du " brûlé "; l'avoine était comme échaudée et claire... tu ne t'en fais pas d'idée... aussi pire que l'année de la grêle. Moi, au contraire, dans une pointe de terre grande comme la main, j'en ai eu douze minots... ça n'a pas été " battu " par personne dans le rang... C'est le cas de dire... c'est beau... c'est beau. Non, mais, un qui a été désappointé au " battage ", c'est le grand Joseph, vous le connaissez, le grand Joseph Lachance du bord de l'eau, il n'a quasiment rien eu dans sa " tasserie " du fond. Si on peut avoir une bonne année " l'année qui vient ", ça va me donner une chance pour faire mes paiements, et puis j'ai décidé de mettre en " abattis " ma " talle " de sapins du long de chez Pit-à-Pierre. "

Et c'est ainsi que nos habitants s'entretiennent, dans un vieux français savoureux, de la terre si généreuse pour ses fils, sans chercher à s'expliquer la magie dont elle dispose, et l'atavisme vieux de deux siècles qu'ils subissent. Ils ne parlent que d'elle parce qu'elle a toute leur âme et ils sont heureux de le faire parce que leur vie est liée à la sienne.

Pendant ce temps, les " jeunesses " qui ont d'abord échangé des sourires avec les jeunes filles, et se sont approchés gauchement, les entretiennent de leurs occupations en laissant percer de temps à autre ce qu'ils éprouvent à se sentir près d'elles. Ils les contemplent à la dérobée; et lorsque celles-ci rencontrent leur regard rempli d'une humble adoration elles baissent leurs yeux parce qu'elles ont surpris dans ceux qui les fixaient quelque chose de passionné. D'autres couples qui se voient depuis deux ou trois mois déjà semblent se confier davantage et sont plus intimes. Ils ne se disent que des choses simples mais ces choses leur sont douces parce qu'ils s'aiment et ils restent quelquefois muets, ignorant les mots qui traduisent ce que ressent le cœur. Les femmes causent ensemble du sermon du dimanche qui était " bien expliqué, et comme dans les livres "; de la femme à Robert-à-Joseph morte dans la semaine, une femme " dépareillée " pour l'ouvrage, qui travaillait comme deux et toujours gaillarde avec cela; du fils du bédeau tué dans les Etats; du " bardas " de la maison; de la grande fille qui va se marier avec un bon " parti "; du plus vieux des gars qui est aux " chantiers "; de la pièce sur le métier, de la " catalogne " à tailler.

Toutes ces conversations si abondantes en re-



La veillée d'hiver à la campagne.

dites ne sont interrompues que par la relève à la table du " quatre-sept ", et recommencent lorsque, après la partie perdue, les joueurs ont regagné leurs sièges.

Sur le coup des dix heures, les " veilleux " souhaitent une bonne nuit à toute la compagnie, puis se séparent après avoir décidé où aura lieu la prochaine veillée. Pendant qu'ils retournent à leur demeure, celui qui les a reçus fume une dernière pipe assis à la porte du poêle : la marmaille se couche, et la mère remet tout en place.

A part les veillées sur semaine, il y a aussi des veillées extraordinaires, comme celle de Noël.

Elle se passe dans la même pièce, réunit les mêmes gens mais elle a un caractère différent. Il me semble que nos " habitants " sont plus canadiens, plus gais, qu'ils s'aiment davantage ce soir-là. Ils ont l'âme remplie des choses de Noël : de ce que cette fête a de mystérieux, de poétique, de consolant : appels des cloches dans la nuit, ciel étoilé, spectacle de la foule qui s'achemine vers l'église, voix qui parlent de l'Enfant-Dieu, chants mystiques.

Après avoir, comme d'habitude, causé de tout ce qui regarde la vie du cultivateur, ils se disent leurs impressions sur le grand jour ; évoquent des souvenirs lointains : leurs premiers Noëls ; racontent d'anciennes et douces

légendes. Ils chantent les antiques ballades que nos ancêtres chantaient sur les côtes de la Bretagne, dans les plaines de la Normandie, dans les vignobles de la Saintonge ; les lentes romances nées de l'âme canadienne : les couplets patriotiques et nationaux inspirés à nos premiers bardes par leur bravoure et leur légitime fierté.

Ordinairement une couple de bons " joueurs de violon " sont invités, car dans ces veillées, les jeunes dansent sous les yeux des parents ; aussi, là, naissent souvent de chastes amours comme dans les pardons du pays des landes et des bruyères ; et c'est précisément le cas de mon père Thomas ; il raconte la chose à chaque Noël que le Bon Dieu amène.

Il y a encore la veillée plus intime du jour de l'an, celle qui voit revenir au foyer tous les enfants déjà établis.

Elle aussi a son cachet particulier. Toute la famille est réunie : enfants et petits-enfants entourent les " vieux " encore droits comme les sapins de nos forêts. L'on s'entretient d'abord, ainsi que dans les veillées ordinaires, de la récolte qui a été " dépareillée ", du bois de papier qui s'est vendu mieux que jamais, du " sucre " des labours, des semences pour la nouvelle année, des animaux qui ne sont pas bien " gaillards " hivernés rien qu'à la paille.

Puis l'air ambiant, les objets qui les entourent, et qui sont comme autant de témoins de

leur enfance heureuse, portent les " veilleux " à parler du bon vieux temps qui a laissé sa poésie, quelque chose de lui, comme un parfum antique qui demeure dans la maison. Et ils se rappellent alors toute leur jeunesse : les parties de pêche dans la petite rivière derrière la grange ; les premiers foins qu'ils ont faits ; le plaisir qu'ils avaient à " fouler ", à " mener " sur le devant de la charrette ; les " bis " où ils allaient comme à une fête ; les promenades chez l'once Joseph dans le bas de la paroisse. Ils revivent ainsi le passé lointain qu'ils ont jadis vécu en un présent heureux. Et de se sentir unis dans une même pensée participant à une même évocation de douces choses envolées, tous sentent un bonheur reconfortant descendre en leur âme de paysan.

Dans ces veillées, le père se dépouille de ce qu'il a de rude. Il fait connaître à ses enfants, plus qu'à l'ordinaire, les ancêtres, les secrets de la famille, les années qu'ils ont à peine connues, et parle avec émotion et presqu'avec des larmes ; tous l'écoutent religieusement, et ne lui répondent que par des phrases courtes, comme s'ils voulaient simplement lui dire qu'ils sont toujours là.

La voix de l'aïeule se mêle aux voix plus jeunes. Elles vivent longtemps les grand'mères à la campagne, et disent leurs souvenirs sur chaque membre de la famille d'une voix chevro-

tante, d'une voix qui a la douceur de ce qui va bientôt mourir.

N'est-ce pas que toutes ces veillées sont belles d'une beauté sans égale pour nous? N'est-ce pas qu'elles montrent bien l'âme de notre peuple qui continue de vivre un peu la vie de l'ancienne et poétique Bretagne?

Oui, c'est la vieille âme canadienne qui revit en elles; elles en sont la manifestation la plus exacte, la plus vraie; la manifestation persistant alors que tout atteste l'agonie du bon vieux temps qui ne veut pas finir, et semble se faire plus doux pour les fils du sol déshabitués à se griser de sa poésie.

Et cette manifestation est consolante pour ceux qui songent à l'avenir de notre beau Canada, et veulent que notre peuple soit toujours ce qu'il fut dans le passé; elle leur fait constater une vérité à laquelle ils sentent le besoin de croire, une vérité qu'ils tâchent d'affermir en eux par la conviction de sa certitude, par l'accumulation en leur esprit des preuves de sa réalité: le prolongement continuel de la vie canadienne, des mœurs simples et pures qui ont été celles des générations disparues.

Et cette survivance des ancêtres, la veillée contribue à la perpétuer par son influence tutélaire; elle garde l'esprit de famille qui hélas! tend à diparaitre à la campagne comme à la ville; elle empêche les jeunes gens, et les jeunes

filles de s'éloigner du foyer; elle y fait croître les vertus qui sont la gloire de l'Eglise et la force de la nation; elle entretient la douceur des mœurs et les préserve de ce qui est de nature à leur faire perdre ce qu'elles ont de simple et de grand à la fois; elle rend plus étroits les rapports des voisins entre eux, et fortifie les liens de la charité chrétienne.

Nous qui sommes appelés à vivre loin d'elle, aimons à garder son souvenir, à jeter durant les longues soirées d'hiver un regard vers ceux qui n'ont pas cessé de feuilleter le poème que nous avons fermé à la première page.

Marie-Louis BEAULIEU.

Belles-Lettres, décembre 1916.





LA CABANE A SUCRE

Qui n'est allé, au moins une fois durant sa vie, manger du sucre à la cabane dans une de nos bonnes campagnes canadiennes? Quel agréable et joyeux souvenir ne reste-t-il pas d'une promenade de ce genre, et combien sont à plaindre ceux qui, comme nous, pauvres collégiens, sont privés de ce bonheur!

Ce seul mot de sucre me fait revivre des moments si heureux que je ne puis résister à la tentation de raconter ma dernnière visite à la cabane. Quoique vieille de huit ans, cette excursion a laissé dans mon esprit un souvenir encore très vivace.

Vers la fin de la saison du sucre, un de nos voisins, à qui nous avions eu l'occasion de rendre quelque service, nous invita à nous rendre à sa sucrerie le jour suivant. Située à quelques milles du village, cette sucrerie passait avec raison pour une des plus belles de la paroisse.

Vous pensez bien que nous ne manquâmes pas l'occasion de nous régaler à si peu de frais! Quelques intimes, mis au courant de l'affaire,

l'approuvèrent de tout cœur et,... promirent leur généreux concours!

Nous voilà donc, préparant avec une activité fiévreuse les provisions nécessaires au dîner, et le lendemain, de bonne heure, nous partions, une dizaine à peu près, tassés tant bien que mal dans une étroite voiture qu'un de nos amis avait pu se procurer. Le cheval, loué à un homme des environs, n'était pas précisément une bête de course, et le propriétaire en avait sans doute eu conscience, car en nous le donnant, il s'était excusé, disant qu'il n'était pas du tout dangereux pour les enfants!

Le conseil était superflu, et nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir. Cependant, il faisait si beau, le soleil, levé depuis longtemps, était déjà si chaud et l'air si pur que nous ne tenions pas à aller vite. D'ailleurs, nous trompâmes la longueur de la route par de joyeux propos.

Après une demi-heure de marche environ, nous aperçûmes un bosquet formé de quelques centaines d'érables qui s'échelonnaient gracieusement sur le versant d'une petite colline : c'était là. Arrivés en face de l'étroit chemin qui conduisait à la sucrerie, nous abandonnâmes tous la voiture à l'exception du conducteur, préférant nous rendre à la cabane en marchant sur la " croûte ", encore solide malgré l'heure avancée.

Nous nous enfonçâmes gaiement à travers les grands érables, très rapprochés les uns des autres, et qui se tenaient droits, la tête haute et fière, semblant comprendre toute leur importance.

La sève suintait abondamment des arbres et descendait à gouttes pressées dans les chaudières suspendues aux goudrilles.



Nous arrivâmes bientôt à la cabane, petit bâtiment en bois rond, des plus primitifs: une porte peinte en rouge, qui formait un singulier contraste avec les murs, était placée entre deux fenêtres veuves de vitres; en guise de cheminée, un tuyau de tôle passait sans cérémonies à travers le toit.

Le propriétaire qui nous a vu venir, se tient sur le seuil de la porte et nous reçoit avec une grande cordialité: " Bonjour, dit-il, mes jeunes amis: vous arrivez très à propos; il y a une bonne brassée qui bout depuis le matin exprès pour vous.

Il était aidé dans son agréable besogne par un vieux des environs considéré comme très habile dans l'industrie du sucre, et dont toute la tâche consistait à surveiller la cuisson.

En entrant dans la cabane, nous apercevons le bonhomme qui, assis près du foyer, attise le feu. Les flammes, alimentées par l'excellent bois de bouleau, s'élèvent vivement et viennent lécher les parois de la bouilloire suspendue à la cremaillère.

A notre arrivée, il se lève poliment et nous invite à prendre place sur l'unique banc placé près du mur.

Nous sommes aussitôt attirés par l'air de bonté et de douceur empreint sur son visage et nous allons nous asseoir près de lui.

Mais la conversation est un passe-temps un peu trop paisible pour notre âge. Le bonhomme s'en aperçoit sans doute, car après avoir causé quelques instants avec nous, il nous invite à aller visiter la sucrerie.

Nous partons donc joyeusement divisés en deux groupes, et nous parcourons l'érablière en tous sens, nous arrêtant à chaque arbre, goû-

tant l'eau, gambadant, criant, bref nous nous amusons comme de vrais écoliers en vacances.

A de si agréables exercices, le temps passe bien vite; aussi, sommes-nous tout surpris lorsque le propriétaire nous annonce que l'heure du dîner est arrivée.

La course au grand air avait aiguisé notre appétit, et nous nous sentions une faim de loup. Nous partageons notre repas avec nos aimables hôtes qui, en retour, fournissent le dessert, composé d'une excellente trempette encore chaude.

Pendant ce temps, le feu a accompli son œuvre bienfaisante; l'eau, qui est en ébullition depuis longtemps déjà, s'épaissit de plus en plus.

Une vapeur parfumée qui chatouille agréablement les narines, nous arrive de la bouilloire.

A la demande de nos hôtes, nous préparons, près de la cabane, un petit carré de neige propre et aussi dure que possible, sur laquelle le vieillard étend une légère couche de sirop doré et bouillant qui, sous l'action du froid, se transforme bientôt en une tire délicieuse.

Alors armés chacun d'une palette de bois, nous goutons la succulente friandise au milieu des cris, des chants et des éclats de rire. La joie, qui est communicative s'empare aussi de nos hôtes; ils rient à gorge déployée en nous

voyant, une fois rassasiés, gaspiller la tire en nous courant avec nos palettes. Cette scène leur rappelle sans doute d'excellents souvenirs de jeunesse.

Lorsque la tire ne nous intéresse plus nous décidons de parcourir de nouveau l'érablière pour voir si les érables ont bien coulé depuis le matin. La tournée dure assez longtemps, et nous arrivons juste pour voir couler le sucre.

Le vieillard retire la bouilloire du feu car l'ébullition de l'eau est maintenant complète et après avoir laissé refroidir un peu, il en verse le contenu dans des moules préparés à l'avance. Ces moules sont ensuite placés sur une tablette pour laisser le sucre prendre en pains.

Nous recevons tous à titre de souvenir une maison de sucre faite la veille à notre intention. Après avoir cordialement remercié nos généreux voisins, nous prenons le chemin du retour, fatigués mais contents de notre promenade.

Henri FONTAINE.

Versification, avril 1917.

———



LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD

Le soleil achève de disparaître à l'horizon. Toute la nature se prépare à un repos bien mérité après le labeur du jour. C'est le crépuscule. Les fourmis agiles se sauvent en toute hâte vers leurs cachettes, et le grillon s'enfouit sous terre. Quelques moineaux attardés passent encore en lançant des petits cris craintifs, puis s'empressent de réintégrer leur logis. Tout est maintenant silence dans les champs. On n'entend plus le joyeux gazouillement des oiseaux. Le bourdonnement de l'abeille a cessé. Les fleurs ont fermé leurs pétales coloriées. Lentement les ténèbres enveloppent la terre. Une à une les étoiles s'allument au firmament. Enfin s'élèvent les lamentations des grenouilles auxquelles se joint bientôt la voix puissante et mélodieuse du rossignol et celle de l'oiseau moqueur.

C'est la nuit. Une brise légère et rafraîchissante agite doucement le feuillage des arbres, et le zéphyr, de sa douce haleine, caresse en

passant la corolle fermée des fleurs endormies.

Au pied d'un chêne altier, sur un petit mamelon, brille dans l'herbe humide un ver luisant. Son corps mince, allongé et lumineux, demeure immobile. De temps en temps il change de position puis retombe dans son inertie.

Une feuille de plantain l'empêche de constater l'approche d'un énorme crapaud. Etendu paresseusement dans un pied de trèfle, il regarde distraitement autour de lui.

En sautant d'une manière disgracieuse, le batracien s'en vient faire sa promenade habituelle et guerroyer contre les larves, les chenilles et les limaces.

Tout à coup, il s'arrête, il frémit. Une lueur blafarde vient de lui donner dans les yeux... D'un grand bond il se blottit derrière une touffe d'herbe.

Après un bout de temps, il hasarde un œil, puis un second. Toujours la lumière est là, immobile. Enfin son corps gris et calleux émerge complètement de la cachette. Cependant le hideux animal est loin d'être rassuré. Rassemblant tout son courage, il exécute un saut craintif... Rien ne bouge... Enhardie par cet état de chose, la vilaine bête se décide enfin à s'approcher du lieu où se trouve le phénomène.

Quelle n'est pas sa surprise de n'y trouver qu'un simple ver luisant! De ses yeux méchants, le crapaud le regarde. Il tourne autour

de lui, recule, s'avance, puis tout à coup il se gonfle, s'enfle et faisant entendre comme une sourde plainte à plein gosier, il l'arrose de son blanc venin.

“ Que t'avais-je fait ”? s'écrie le ver.

“ Pourquoi brilles-tu ”? rénond l'insolent crapaud.

La richesse, les honneurs nous attirent toujours des envieux.

Come HAMEL.

Versification, novembre 1916.





JOUTE DE GOURET AU COLLEGE

Un peu avant les vêpres, il est annoncé qu'un " club " étranger vient jouer. Aussitôt la nouvelle vole de bouche en bouche et, comme une traînée de poudre, elle se répand dans tout le collège. Il se fait plus d'un commentaire, et chacun donne son opinion.

Donc, les vêpres chantées, tous s'empressèrent de se rendre à la salle de récréation pour voir les visiteurs. Il se fait un tapage assourdissant, et au bruit des conversations animées, viennent se joindre les chocs des patins et des gourets.

Dix minutes se sont écoulées dans une attente fiévreuse. Un coup de sifflet retentit, et la foule se dirige vers la porte pour aller se ranger autour du grand patinoire.

Des joueurs parfaitement entraînés, des arbitres intègres, une glace vive, une température idéale; le tout faït prévoir une joute sensationnelle.

Les joueurs étrangers arrivent les premiers; ils semblent très habiles et solides. Ils portent

un chandail blanc, rayé de bleu. Leurs bonnets et leurs bas sont de même couleur. Quelques instants plus tard, les nôtres font leur apparition aux applaudissements frénétiques de cette foule amie.

Un dernier coup de sifflet et la lutte s'engage. Dès le début, un joueur de " L'Aiglon " s'em-



pare de la rondelle, et court vers la défense ennemie, mais il se heurte contre un solide foncier, qui s'empare du disque et, sachant que le jeu individuel ne vaut presque rien, il le passe à John qui lance et trompe la vigilance du gardien des buts ennemis.

Un cri sort de toutes les potrines: Point!!! Le

jeu recommence, mais cette fois les visiteurs ont l'avantage; en effet un grand gaillard qui joue centre, saisit la rondelle et monte; il lance de près, mais notre gardien a l'œil vif et, il détourne le coup aux applaudissements des nôtres. Le jeu est rapide, mais les joueurs sont à peu près d'égales forces, la rondelle va et



vient, et la première période se termine par un à zéro en faveur du collège.

La deuxième période est plus émouvante. En effet, dès la reprise du jeu les coups commencent à pleuvoir, et comme ce sont Messieurs les étrangers qui ont commencé, alors, les nôtres qui " sont de taille à se défendre hardiment ",

usent de représailles, et Paddy envoie sur la bande un joueur qui aimait trop à se frotter contre lui. D'un bout à l'autre du patinoire, Ethelbert fait une montée superbe; il déjoue tous ceux qui s'opposent à son passage, et va enrégistrer le deuxième point. La foule est en délire, et chacun va lui donner la main pour son exploit.

Le jeu reprend, les visiteurs se coalisent, ils montent trois de front et, se passant le disque, ils arrivent près de nos buts. Un se prépare à lancer, lorsque Valmont lui vole la rondelle, bouscule un joueur, se fraye un chemin et va la loger une fois de plus dans le filet ennemi.

Trois à zéro, "L'Aiglon" redouble d'ardeur, les joueurs sont en sueurs, le frimas couvre leurs épaules, mais leurs jambes aguerries sont encore sans fatigue.

La deuxième période se termine avec le même résultat.

Le sifflet rappelle les joueurs pour le dernier temps. La lutte s'engage; de superbes montées, tant d'un côté que de l'autre, viennent se briser sur les défenses; on se bouscule; l'arbitre arrête le jeu, et deux belliqueux joueurs vont prendre du repos.

La foule trépigne, les joueurs la tiennent en haleine par leurs prouesses.

Les joueurs ennemis encouragés par les cris se ruent à l'attaque, mais les fonciers, comme

des murs de pierre, se dressent et empêchent le petit disque noir de pénétrer dans les buts. Un de ces fonciers, s'en empare, et par une course rapide, va jusque devant les buts ennemis, et lance avec une force extraordinaire; mais la rondelle va tomber à quelque cinquante pieds, sans donner de résultat.

La joute prend fin et, le résultat est de trois à zéro, en faveur de nos braves joueurs.

Les hourras, les acclamations terminent tout, et on retourne à la salle. Là, de petites discussions s'engagent, on dit: " Il a joué dur; il a bien joué; il a bien fait, etc "... Et le lendemain, on rencontre des maîtres qui eux aussi sont venus applaudir nos athlètes, et qui donnent leur opinion sur ceux qui ont joué " salaud ".

Albert DELISLE.

Versification, janvier 1917.

LA MESSE DE MINUIT A LA CAMPAGNE

(Quatrième prix au concours intercollégial)

Noël ! Noël ! Les cloches lancent gaiement dans l'air pur et vif de la nuit leurs notes argentines, annonçant partout la grande nouvelle: un Dieu, s'abaissant jusqu'à notre pauvre humanité, vient de naître dans l'étable de Bethléem.

Comme nous l'avions attendu avec impatience ce grand jour, mon petit frère et moi! Pensez donc! Maman nous avait promis qu'elle nous emmènerait à la messe de minuit si nous étions sages.

Aller à la messe de minuit! C'était pour nous, enfants, la réalisation d'un rêve intime caressé depuis longtemps. L'année précédente, nous avions bien été voir le petit Jésus, mais, je ne sais pourquoi, nous nous figurions qu'il devait être beaucoup plus beau à la messe de minuit que les jours suivants. Aussi nous avions embrassé notre mère bien fort quand elle nous avait fait cette grande promesse.

Toute la semaine qui précéda Noël, nous fûmes d'une tranquillité exemplaire, dociles comme des agneaux, et, quoiqu'ordinairement très agités, nous évitâmes tout jeu bruyant.

Toutefois il y avait un léger nuage à l'horizon de notre bonheur; que dirait papa, lui qui aimait si peu à sortir avec des enfants?



Enfin, la veille de Noël arriva. Ce jour-là, nous fûmes si sages, qu'un moment notre mère nous crut malades. Mais nous lui prouvâmes bientôt que nous étions fort bien, en l'accablant de prévenances et en lui rendant mille petits services; grande sœur elle-même n'était pas exempte de nos attentions, car, voyez-vous,

une grande sœur, ça a de l'influence sur le père, et nous comptions bien que si maman ne suffisait pas à la tâche, elle l'appuierait énergiquement de son crédit.

La journée se passa ainsi, entre la crainte et l'espérance, car dans l'après-midi, il était tombé une légère couche de neige, et cela était pour nous un nouveau sujet de préoccupation. Cependant, vers le soir, la neige s'arrêta et le ciel redevint clair. Rien n'obscurcissait maintenant notre bonheur, car maman venait de plaider notre cause auprès de papa qui, après quelques objections, avait capitulé.

Après le souper, pendant que tout le monde réuni dans la grand'salle, commençait une joyeuse veillée de famille, nous nous couchâmes, non sans avoir reçu l'assurance formelle qu'on n'oublierait pas de nous éveiller. Mais pour plus de sûreté, nous résolûmes de ne pas dormir. Hélas! au bout de quelques instants, toutes nos bonnes résolutions disparaissaient dans un sommeil profond, et les plus beaux rêves, dans lesquels figuraient des anges étincelants de blancheur et souriant avec amour au petit Jésus, vinrent en foule se presser dans nos imaginations d'enfants.

Tout à coup, ces belles visions s'évanouirent, et, encore à moitié endormis, nous entendîmes maman qui disait: " Vite! levez-vous; il est onze heures et tout le monde est prêt. "

Ces paroles eurent sur nous l'effet d'un choc électrique. Nous sautâmes vivement à bas de nos petits lits; en quelques minutes nous fûmes lavés, habillés et chaudement emmitouflés, puis l'on partit.

La nuit était magnifique. Des myriades d'étoiles brillaient dans le firmament d'un bleu sombre; sous les rayons de la lune, la neige étincelait, donnant presque l'illusion d'une plaine immense recouverte de diamants. De temps en temps, une maison, encapuchonnée de neige et brillamment éclairée, apparaissait sur le bord de la route.

Il faisait un peu froid, mais le cheval allait bon train et les arbres qui bordaient le chemin, drapés dans leur blanc manteau de neige, fuyaient rapidement derrière nous. Tout occupés de nos rêves, et doucement bercés par le rythme régulier des grelots, nous arrivâmes bientôt à l'église, magnifiquement illuminée.

Là, un spectacle féerique, qui fit une impression profonde sur nos jeunes âmes, s'offrit à nos regards, et nos yeux, habitués à la clarté blafarde du dehors, furent éblouis par les flots de lumière qui s'échappaient de toutes parts. Le maître-autel disparaissait presqu'entièrement sous une multitude de lampes, cierges, bougies et fleurs de toutes espèces qui, disposées avec art, présentait le plus bel effet. De grandes banderolles suspendues à la voûte ornaient la

nef et venaient gracieusement s'accrocher aux colonnes. La crêche, formée d'une grossière cabane couverte de paille, avait été placée à gauche, près d'un autel latéral.

Notre mère nous y conduisit pour nous permettre de contempler à notre aise le petit Jésus. Celui-ci reposait sur un peu de paille, ayant à ses côtés Marie sa mère, Joseph et les bergers qui, humblement prosternés devant lui, l'adoraient en silence; son regard empreint de douceur, de bonté et d'amour, était tourné vers nous. Il nous tendait si gentiment ses petits bras que nous fûmes près de croire qu'il était vivant, et, de nos cœurs purs, monta une prière fervente et naïve vers ce Dieu fait homme pour nous racheter.

Soudain, des sons mélodieux viennent se joindre au charme de ce touchant spectacle: l'orgue, de sa voix grave, profonde, qui sait pleurer et chanter tout à la fois, commençait le " Minuit, chrétiens. "

Nous revinmes à notre banc. L'église était presque remplie et les retardataires prenaient rapidement leurs places; bientôt la messe commença.

A l'orgue, on entonna le cantique si bien connu: " Il est né le divin enfant "; alors tout ce peuple avec sa foi simple et robuste reprit en chœur le refrain, faisant monter vers le ciel ce chant de louange et de joie:

Il est né le divin enfant,
Jouez haut-bois, résonnez musettes,
...
Chantons tous son avènement.

Puis suivirent d'autres cantiques. Il y avait quelque chose de touchant et de beau dans le chant de ces braves campagnards qui, à l'exemple des bergers de Bethléem, dx-neuf siècles auparavant, étaient venus célébrer la naissance du divin Rédempteur.

La messe était avancée et le moment de la communion approchait. Bientôt commença vers la sainte table le défilé de cette foule recueillie qui, après avoir chanté les louanges de son Dieu, venait pieusement le recevoir. Nous aussi nous aurions bien voulu aller recevoir ce Jésus qui nous souriait si gracieusement dans la crèche, mais hélas! nous étions trop jeunes.

La messe s'achevait avec un dernier chant de reconnaissance envers le Nouveau-Né, et bientôt, nous reprîmes le chemin de la maison.

Là, un réveillon, composé d'excellents mets canadiens et préparé depuis deux jours dans un jours dans un mystérieux silence, nous attenmystéreux silence, nous attendait. Nous lui fîmes grandement honneur, car la course au grand air avait aiguisé nos appétits.
sonnes échangeaient leurs impressions et renseignaient ceux qui n'avaient pu venir à la

messe sur ce qui s'était passé, nos paupières chargées de sommeil s'abaissèrent sur nos yeux.

Grande sœur vint alors nous coucher et pendant qu'elle achevait de nous border, nous revîmes encore une fois la crèche, le petit Jésus... les anges... les bergers... puis tout se brouilla dans notre esprit : nous nous étions endormis.

Henri FONTAINE.

Humanités, mars 1916.





SOUVENIR D'ENFANCE

—

Mon cher Louis,

Je vois avec plaisir que tu n'as pas oublié ta place natale, car dans ta dernière lettre, tu me demandes de te parler un peu de Saint-Evariste.

Le plus grand plaisir que je puisse te faire est, je crois, de te parler de la petite école.

" Te la rappelles-tu bien, cette belle maison blanche bâtie près de l'église sur le terrain du vieux cimetière? Quoique j'en sois passablement éloigné, je t'assure que je m'en souviens bien.

Il me semble la voir encore avec ses grandes fenêtres, sa vieille lucarne et sa haute cheminée contre laquelle nous avons lancé tant de cailloux...

Je me vois encore assis à la première table, car je n'étais pas le plus sage; alors l'école n'était pas ma grande amie. Chaque matin, c'était avec un soupir que je m'asseyais à la grande table,

usée par nos frères et entaillée par nos solides canifs.

Je t'assure que les paroles de notre maîtresse: " Vous regretterez cela plus tard " me reviennent souvent à la mémoire et qu'elles ne se réalisent que trop!

Te souviens-tu encore de Mademoiselle Beaudoin? Comme elle était bonne, juste, aimable, et comme ses moindres reproches nous faisaient de la peine!

Des trois ans que j'ai fréquenté la petite école, le plus beau souvenir qui me reste, c'est la distribution des prix de 1909, qui fut notre dernière dans cette maison. Ah ! je m'en souviendrai toujours!

Dès le matin, j'étais debout: " vite " me dit maman, " va te faire laver et peigner par la grande sœur et tu lui diras de te mettre ta cravate blanche: dépêche-toi pour ne pas arriver en retard. "

Te rappelles-tu encore les recommandations de la maîtresse : " quand Monsieur le Curé montera le perron, commencez les chants, faites bien les choses, et surtout, lorsqu'il vous donnera vos prix, n'oubliez pas de dire: " merci, Monsieur le Curé."

Vite, il arrive. Et les chants de monter de nos jeunes poitrines, pour aller étourdir le vieux curé, qui était tout de même content. Voici les prix: j'entends encore les " oh " que

nous avions poussés en voyant ces volumes et les " chut chut " de mademoiselle Beaudoin.

Tous nous en avions eu et personne n'avait oublié le fameux " merci, Monsieur le Curé ".

C'est fini : Monsieur le Curé se lève, nous félicite, nous recommande d'être de bons enfants et part.

Alors la maîtresse nous dit : " Mes chers élèves, l'année est finie, allez chez vous et que vos parents soient contents de vous. Moi, je m'en vais, mais je ne vous oublierai pas, soyez en certains ; . . . priez aussi pour moi, car. . . " Elle ne put achever, son émotion était trop forte. Elle nous fit signe de sortir.

En passant devant elle nous lui disions : " Bonjour Mademoiselle " et chacun se retournait pour la voir une dernière fois.

Au revoir, cher cousin, je t'assure que le plus grand plaisir que tu pourras me faire, serait de venir avec moi au collège.

De ton cousin affectueux,

Eudore LAFONTAINE.

Humanités, mars 1917.

TABLE DES MATIERES

